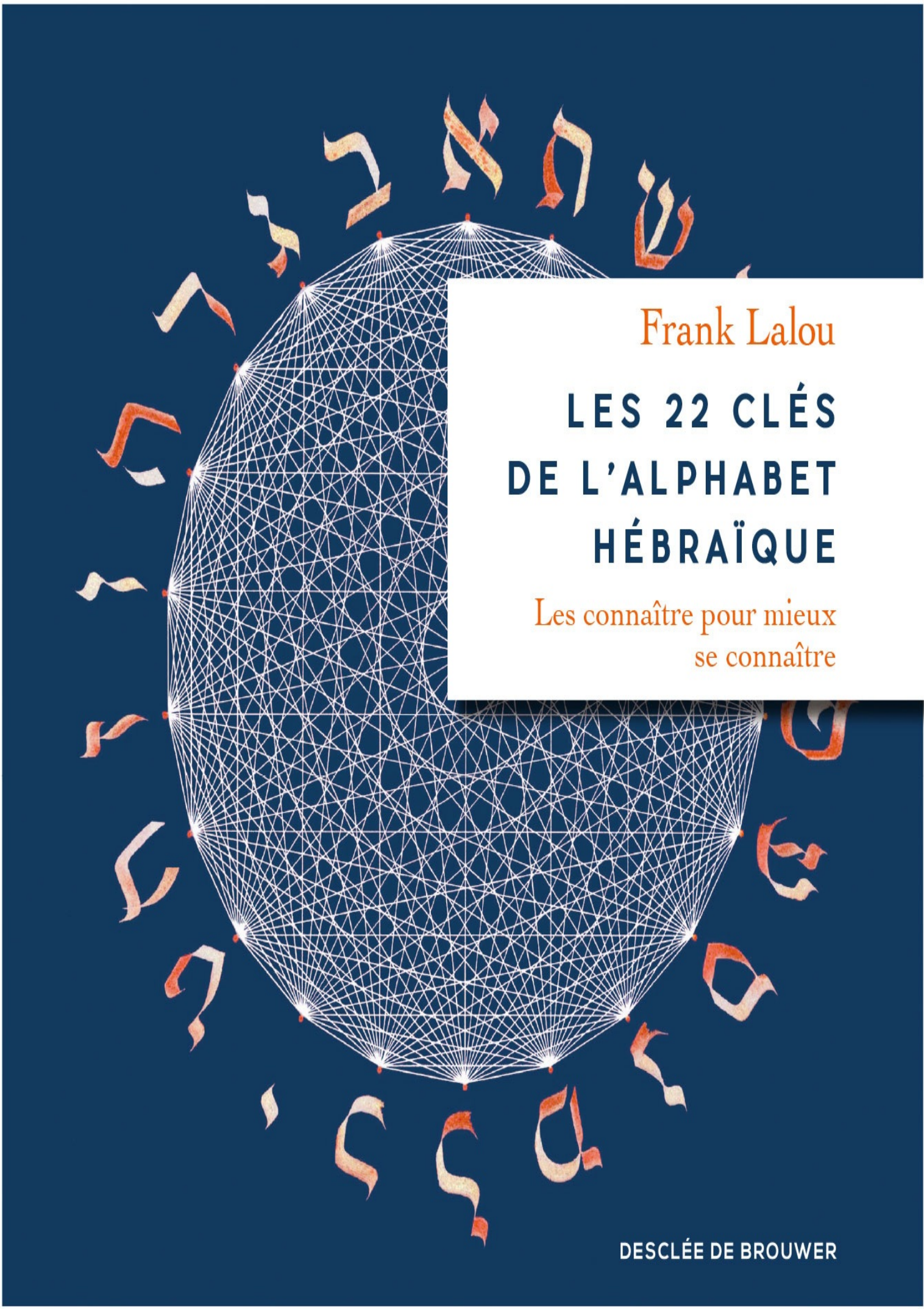


Frank Lalou

LES 22 CLÉS DE L'ALPHABET HÉBRAÏQUE

Les connaître pour mieux se connaître

DESCLÉE DE BROUWER

Édition entièrement révisée et augmentée

Tous droits de traduction,
d’adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22007-582-2
ISBN epub : 978-2-22002-025-9

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rech-Shin

Le travail unificateur du Rech passe par la pénultième lettre de l'alphabet, le Shin. Le Shin comme le Zayin est une machine à séparer. La fonction de la dent est de broyer, mais cette désagrégation a un but : la continuité de l'unité de l'homme. Elle est donc aussi un instrument d'unification.

Shin-Tav

L'unification finale obtenue, Tav vient dans une croix signer et achever cette initiation. Il ajoute une unification à celle du Shin. La croix signe et exprime ainsi l'unicité de celui qui signe, mais en parachevant la démarche, elle sépare l'avant et l'après. Cette lettre est aussi la mort qui sépare, mais toute mort dans l'univers spirituel est nouveau commencement. Cette mort par le Tav favorise d'emblée un re-commencement de l'alphabet. Le Tav séparateur vient se joindre à l'Aleph. Et le grand jeu sans fin vrille une nouvelle spire.

L’ALPHABET HÉBREU

Le chemin initiatique : lettres masculines et féminines

Les lettres avec Yod sont émettrices, les autres matricielles. Le Teth et le Mem possèdent les deux vertus. Ainsi alternent, selon un algorithme rigoureux, émission et réception.

HISTOIRE DE L’ALPHABET HÉBREU

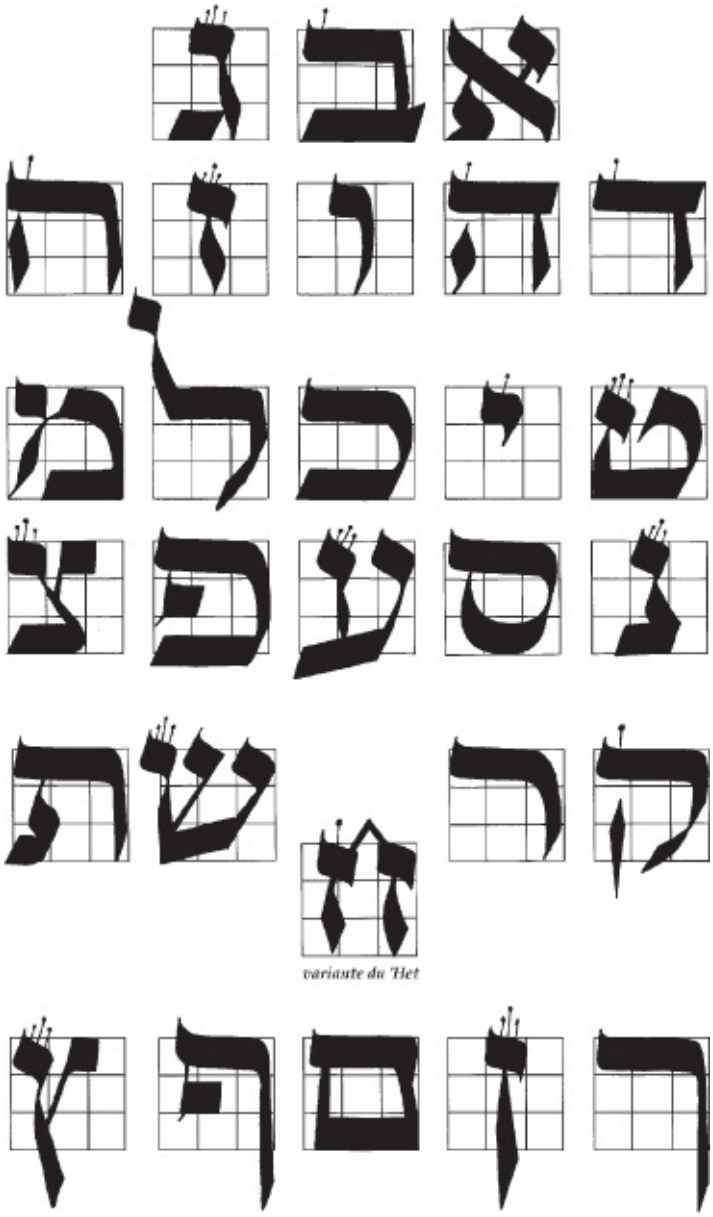
Dans ce chapitre, je ne donnerai qu’un aperçu des principales étapes de l’histoire de l’alphabet. Dans mon ouvrage Les Lettres sacrées de l'alphabet hébreu, *j’ai développé plus en détail tous les aspects archéologiques de cette période clé de l’écriture. Les lecteurs pourront aussi trouver dans la bibliographie les titres des ouvrages de référence en la matière.*

Avant d’aborder toute l’histoire de l’alphabet hébraïque, il faut que le lecteur prenne bien conscience de la fraternité des trois alphabets, hébreu, grec et latin. L’alphabet hébreu circule en voyageur clandestin dans l’alphabet latin. À ce point caché que presque personne ne le voit. Même certains professeurs d’hébreu ne le voient pas et ne commencent pas leur cours par cette simple constatation. Pourtant cette connaissance leur permettrait un apprentissage plus rapide de la comptine alphabétique.

Des séries de lettres hébraïques se retrouvent intégralement dans l’alphabet latin. La différence vient des noms différents attribués aux lettres. L’alphabet latin est à l’hébreu ce que le lait stérilisé est au lait entier. Le lait stérilisé est parfaitement homogène, sans crème, sans dépôt et se conserve beaucoup plus longtemps, le lait entier est crémeux, avec des nuances de couleurs inquiétantes pour nos yeux obsédés par l’hygiène et avec des odeurs fortes. Pourtant c’est avec le lait entier qu’on fait les bons fromages, riches en goût et en diversité.

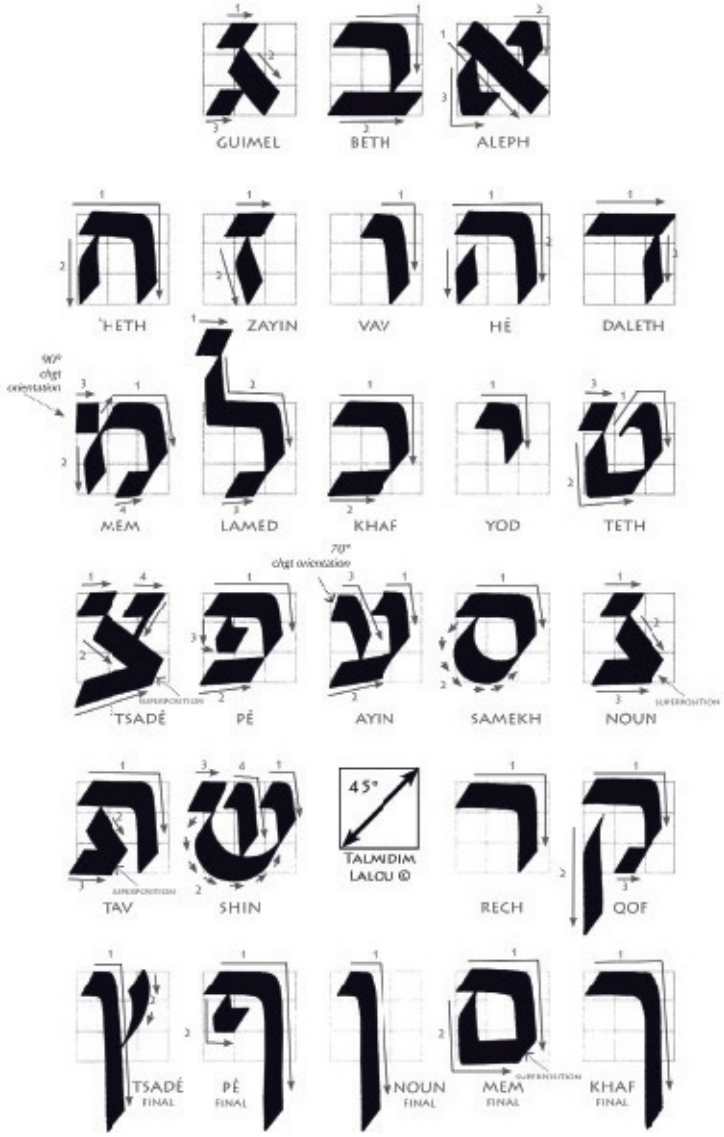
Première série commune :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



HÉBREU CARRÉ

Nom et formation des lettres


GUIMEL
BETH
ALEPH
'HETH
ZAYIN
VAV
HÉ
DALETH
90°
chgt
orientation
MÉM
LAMED
KHAF
YOD
TETH
70°
chgt orientation
SUPERPOSITION
TSADÉ
PÉ
AYIN
SAMEKH
NOUN
SUPERPOSITION
45°
TALMIDIM
LALOU ©
TAV
SHIN
RECH
QOF
TSADÉ
FINAL
PÉ
FINAL
NOUN
FINAL
MEM
FINAL
SUPERPOSITION
KHAF
FINAL

L’ALPHABET HÉBREU

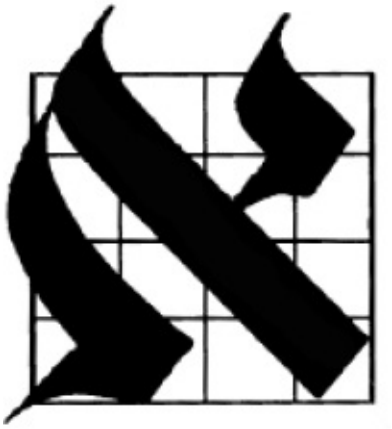
ÉVOLUTION DE L’ALPHABET HÉBREU

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince les contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries. L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison. […] *Mais une métaphysique complète, englobant la conscience et l'inconscient doit laisser au-dedans le privilège de ses valeurs. Au-dedans, une chaleur accueille l'être, enveloppe l'être. L'être règne dans une sorte de paradis terrestre de la matière, fondu dans la douceur d'une matière adéquate. Il semble que dans ce paradis matériel, l'être baigne dans la nourriture, qu'il soit comblé de tous les biens essentiels.*

Gaston Bachelard
La poétique de l'espace

COMMENT L’ALEPH A ÉVITÉ LA PSYCHOSE.



Il faut bien reconnaître qu’avant qu’il y eût quelque chose, il n’y avait rien. Rien ne veut pas dire rien de rien. S’il n’y avait rien de rien, il n’y aurait rien aujourd’hui. Et vous ne seriez pas là à me lire.

Ce que nous, humains, appelons *le* silence.

L’Aleph de toute chose était là… dans *son* silence.

Le silence du bavard n’est pas l’absence totale de bruit, mais l’arrêt de ses paroles. Notre univers avec ses lois, sa matière, n’existait pas, avant ce que nous localisons dans le temps et l’espace comme le big-bang. Il y a environ treize milliards d’années quelque chose s’est opéré. Avant, Cela qui était se contentait d’être, semble-t-il. Ni dans le froid glacial des espaces intersidéraux, ni dans les chaleurs torrides des étoiles, ni dans le jour, ni dans la nuit, puisque les frimas, les canicules, les photons sont notre monde. Le vide avant l’univers n’est pas le vide interstellaire. Le non-être n’est pas le vide que nous connaissons. Le temps non plus n’était pas comptable. Pourtant combien de temps Cela a décidé de passer à ceci ? Combien de temps cette unicité fut-elle tolérable par Cela ?

Cette autosuffisance de l’Aleph eut son temps. Cette période indéterminée avant la réaction en chaîne qui part de rien, va vers l’hydrogène et finit par cette main qui manipule les touches de

cet ordinateur, n'a plus pu durer. Nous savons que tous les changements sont toujours dus à une crise. Et quel changement cela dut être de lancer les premiers dés de l'univers !

Le propre de la crise de l'Aleph fut forcément une *autocrise*. Une dépression, une névrose ? Je crois que la crise était beaucoup plus structurelle que ça. Nous, quand cela ne va vraiment pas, nous recherchons une cause à nos malheurs, autrefois c'étaient les génies, les djinns, les dieux, les ancêtres, les diables, aujourd'hui ce sont nos parents, voire nos grands-parents, sevrages rapides, œdipe tourmenté, l'alcoolisme, l'inceste, les hormones. Mais quelles sont ses histoires à lui qui le poussèrent à sortir de sa béatitude, de sa sérénité ? Quels sont ces conflits intérieurs quand on est l'intérieur, l'extérieur de soi, de soi-même, de *soi-soi-même* ? Nos accélérateurs de particules qui nous apprendront bientôt les détails des tout premiers instants du monde, mais jamais comment était le non-univers du temps où le temps n'existait pas et surtout par les pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien.

Pourtant nous sommes là, dans l'aventure. Nous ne pouvons pas douter de l'existence, ne reprenons pas tout le cheminement du *cogito*. Si on en croit la Genèse, à un non-moment dans un non-espace Élohim se mit à parler.

Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.

Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi.

Puis Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

précision par le philosophe Plotin. Ce Un-Bien, *Agathon*, est la part du divin inconnaissable, le *deus absconditus* dont on ne peut rien dire, au-delà de toute dualité. Il est l'être au-delà de l'être d'où tout émane. Dans la tradition kabbalistique ce Un, Cause de toute cause, est nommé l'*Eyn Sof*, c'est-à-dire l'In-fini dans une traduction mot à mot, mais plutôt l'In-défini. Cet Un est une transcendance absolue et une altérité absolue.

Le Vav transversal marque une séparation qualitative. Il est la première émanation du Un. L'Un par ce trait drastique opère le premier mouvement vers ce qui sera la création. Les kabbalistes pourraient le nommer '*Hokhma* et les néo-platoniciens le *Nous*, Νους, l'Intelligence. Le trait est la trace de la première pensée, du premier projet. Avant même qu'il y ait quelque chose inscrit dans la matière, il est la marque d'une multiplicité, puisqu'il y a l'Un et ce tout premier désir de vie. Cette émanation étant directement liée à l'Un mais ne pouvant pas contenir toute l'énergie, toute la lumière, n'a d'autre dessein que de se multiplier et ainsi entrer dans le monde pluriel.

Le Yod du haut est la part créative du divin. Elle est l'ultime aboutissement de l'Intelligence qui se déversera dans la création de l'univers. Dans le langage de la Kabbale elle est *Bina*, l'Intelligence discursive et dans celui de Plotin, l'Âme du Monde. Il faudra attendre la lettre Beth qui suit immédiatement l'Aleph pour commencer l'aventure de la matière, de la matérialisation. Ce Yod du haut est engendré par le Vav central qui lui-même est engendré par le Yod du bas.

On pourrait dire que nous avons là l'expression d'une triade divine. Pourtant dans l'Aleph coexistent ces trois nuances. Dans le petit conte issu du Talmud et du Zohar, quand il s'est agi de créer le monde, Dieu propose un concours au sein des lettres avant de savoir laquelle aura l'honneur d'être la première à l'engendrer. Dans le judaïsme Dieu crée le monde avec les

lettres, et la Torah était déjà présente deux mille ans avant tous les commencements. Ainsi, chacune des lettres se présente devant le Très-Haut et tente sa chance. Toutes sont renvoyées dans leur rang car, soit elles sont indispensables pour soutenir l'être, soit leur initiale évoque un concept positif mais aussi négatif, comme le Shin qui est la lettre initiale du *Shaddaï*, un des plus puissants noms de Dieu, mais aussi celle de *Shéqer*, le mensonge. Quand le Beth se présente, Dieu lui accorde cet honneur car elle est la première lettre du mot *Brakha*, la Bénédiction. Quand l'Aleph entre en lice, il sait très bien que Dieu ne peut pas revenir sur la parole donnée à Beth, bien que lui, l'Aleph, exprime l'essence la plus importante : l'unité. Voici le texte présentant les trois dernières concurrentes.

Le Beth ⊠ entra et dit :

– Maître du monde, veuille créer par moi le monde, car avec moi tu es béni (*baroukh*) en haut et en bas.

Le Saint, béni soit-Il, lui répondit :

– Oh, c'est certain ! par toi je créerai le monde et tu seras le commencement de cette création.

La lettre Aleph ⊠ immobile n'entrait pas. Le Saint, béni soit-Il, lui dit :

– Aleph, Aleph ! pourquoi n'entres-tu pas en ma présence comme les autres lettres ?

Elle lui répondit :

– Maître du monde, nous avons observé que toutes les lettres sont sorties de ta présence sans résultat. Que ferai-je là-bas ? En outre tu as fait ce présent remarquable à la lettre Beth et il ne convient pas pour le Roi Très-Haut d'enlever le présent fait à son serviteur et le donner à un autre.

Le Saint-béni-soit-il lui dit :

– Aleph, Aleph, bien que je créerai le monde par la lettre Beth, tu seras la cime de toutes les lettres, je n'aurai d'unité

qu’en toi. Sur toi s’ajusteront toutes les mesures et toutes les œuvres du monde. Il n’y aura d’unité qu’en la lettre Aleph. Et le Saint, béni-soit-il, fit grandes les lettres d’en haut et petites les lettres d’en bas. C’est pour cela qu’il y a deux Beth au commencement de la Genèse (*beréshit bara*) et deux Aleph (*Élohim* et *eth* ⊠⊠), lettres d’en haut et d’en bas. Elles sont une seule réalité venant du monde d’en-haut et du monde d’en-bas.

Je n’aurai d’unité qu’en toi. Sur toi s’ajusteront toutes les mesures et toutes les œuvres du monde. Il n’y aura d’unité qu’en la lettre Aleph. Cette phrase marque bien la centralité de l’Aleph. Tout commentateur hébraïsant ne peut passer à côté de cette toute première lettre du *Notre Père*. L’Aleph tient en lui la réconciliation du Dieu impersonnel de Plotin et du Dieu de la Bible qui entretient une véritable relation avec le monde et en particulier un dialogue avec les humains. En lui les trois natures sont contemporaines : l’Aleph du Silence, l’Aleph du Premier Désir et l’Aleph de l’Amour créateur. Chaque phase est à la fois de la même nature que celle qui précède, mais en est aussi séparée. Chacune fournit une énergie différente et spécifique.

1 - Trait séparateur
2 - Yod du bas et Yod du Haut
3 - Chaque moment procède du précédent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

énergie, l'univers s'effondre dans ce qu'on nomme en astrophysique le *Big Crunch*.

Je me revois dans cette petite pièce de mon appartement décorée d'oies et de toutes sortes de bestioles sympathiques avec dans un coin le berceau de ma fille qui venait tout juste d'être accueillie sous notre toit. À deux ans d'intervalle deux chambres sombres me plongeaient dans le mystère total de la *viemort*. Cette fillette, de quarante centimètres de long et ne pesant que deux kilogrammes et cinq cents grammes, emplissait du soufflet de ses deux minuscules poumons l'atmosphère. J'étais devenu un père. Mon père ne tiendrait jamais ma fille dans ses bras, mais par lui cette petite chose puisait bruyamment l'air de notre planète. Un spasme de pleurs me surprit. Des larmes abondaient, débordaient. Ni de la tristesse, ni de la joie. Une insoutenable connaissance, prise de conscience que j'avais endossé la nature d'un entre-deux. Zébrure électrique de l'arc à soudure. Je n'avais pu serrer mon père dans les bras, mais j'allais serrer Léa dans les miens. Cette enfant contre mon cœur ne fait pas de moi un être exceptionnel. Je n'ai rien de plus ou rien de moins qu'avant, pourtant, cette nouvelle nature de père, au-delà de tout concept, au plus profond de mes entrailles, me fait participer à la ronde des galaxies. J'ai la certitude de participer. Participer à quoi ? *Participer*, tout simplement.

Ces quatre bras de l'icône, que me disaient-ils encore de mon amour pour mon père ? Un père qui te prend dans les bras est un père qui te pardonne. Qu'il est bon d'être pardonné, même si l'on n'a rien à se faire pardonner ! Quand ta tête est enfouie sur son épaule, tu as beau donner une tête à ton père, il sera toujours plus grand que toi, tu goûtes la profonde joie de l'identité. Quel est là le sens abyssal du pardon ? Pardonner, c'est reconnaître à l'autre sa part d'humanité plénière. Je ne puis pardonner que lorsque je sais l'autre faillible comme moi, je le

sais sculpté de la même argile. En réalité, quand je pardonne à l'autre, je me pardonne à moi. Que peut bien me pardonner le père qui m'enlace ? Quel pardon s'accorde-t-il en me pardonnant ? Il me pardonne, certes les erreurs et les fautes commises à son encontre, ou à l'encontre de mes contemporains, mais surtout le fait d'être, de devenir. Être, c'est être obligé de choisir à chaque instant, de savoir qu'un bien peut devenir un mal, qu'un mal peut devenir un bien, qu'il n'y a pas de bien, ni de mal, de bien absolu, de mal absolu. Être, c'est ne vivre que dans le compromis, l'improvisation, le réajustement permanent, l'approximation. Vivre, c'est accepter que la conservation de mon être, de corps de chair, passe par la destruction massive d'autres êtres de chair. Le Père en enlaçant le Fils se pardonne d'avoir engendré un monde où l'épreuve est la seule possibilité de croître. L'épreuve passe par le Mal et le Bien inextricablement confondus. Le Fils, qui se débat dans cette insupportable condition humaine, nœud gordien de la joie et de la souffrance, aspire au pardon accordé par le Père. Ainsi ils deviennent des pairs. Séparés père et fils, certes, mais si unifiés dans leur rapport à ce monde pour chacun incompréhensible.

dans la tête, (sous irm)

En juin, lors d'un déménagement, je me déchire l'épaule. Six mois plus tard les douleurs persistent et me voici entrant timide dans une salle grise bardée de machines dignes du pire film de science-fiction des années soixante.

Deux infirmières sont là. Me font asseoir sur une banquette, me disent de rester habillé. La plus jeune me colle un casque stéréophonique diffusant cette horrible YMCA et m'ordonne de me coucher, la gueule de l'IRM m'avale littéralement. On me crie de ne pas du tout bouger. Je suis allongé dans le noir,

immobile, attendant qu'il se passe quelque chose. Puis des bruits sourds et puissants frappent la paroi. Le temps s'écoule, je commence à paniquer. Je ne suis pas particulièrement claustrophobe, mais une profonde angoisse tord tout mon corps et mon âme. Je pensais que l'examen, comme une simple radiographie, ne durerait que quelques secondes. Mais cela s'étend. Jamais je ne pourrai rester plus longtemps dans ce tombeau. Mon esprit commence à se faire des scénarios terribles. *Ils veulent me tuer là-dedans, ils m'ont oublié et je vais mourir happé par ce vagin maléfique.* Je suis tellement obéissant que je n'ose même pas ouvrir les yeux, ce qui m'aurait permis de voir que je n'étais vraiment pas plongé dans les ténèbres. Je vais sortir. Je dois m'extraire de ce gosier. Mais comment sortir de cette gaine métallique ? Chaque seconde m'intoxique un peu plus. Dans cette impossibilité de tendre les bras, de m'enfuir, de parler, de remuer le moindre orteil, ce qui d'ordinaire dirige ma vie, mon pauvre esprit devient dangereux au point qu'il ne peut plus se souffrir lui-même. Je suis perdu, seul dans ce trou noir délétère et ce *moi-même* m'apparaît intenable.

Puis, au bout de ce qui semble être d'interminables minutes, je me reprends, me raisonne : *ici, je ne risque rien. Je suis là pour mon bien*. Et en toute conscience, je décide de quitter ce monde. Je pratique ce que j'ai appris lors de toutes mes méditations. Je respire tout doucement par le ventre. J'énumère les lettres de l'alphabet, les paupières toujours closes, puis je m'invente une histoire. Je vais amorcer un Tsimtsoum. Un retrait. Le terme kabbalistique paraît tellement abstrait, si lointain de notre visage d'homme, mais pourtant en réalité si simple si je le contextualise dans mon quotidien. Je dessine un paysage, avec ses collines aux camaïeux d'automnes, ses lacs reflétant le ciel lavé par le vent de la nuit et ses chemins

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autoproduite à une nourriture fournie par le travail et les transformations de la communauté humaine. Si l'on joue le jeu de l'ordre alphabétique, ici le Beth est la mère nourricière formant la maison-matrice et Guimel, l'action qui autorise le nourrisson à s'affranchir de la symbiose magnifique mais dangereuse avec la mère. N'oublions pas l'étymologie latine du verbe sevrer : *separare*, séparer. L'aspect séparateur du Guimel, troisième lettre du chemin, est alors explicite. Mais s'il est l'instrument par excellence du voyage au long cours, il est aussi un éminent unificateur. Après la douleur de la coupure, Guimel relie les deux points du périple.

L'alphabet cherche toujours l'équilibre. La sédentarité précède le voyage.

Si nous nous imposons un degré d'abstraction supplémentaire, nous dirons que le Beth est l'intériorité, l'intimité et le Guimel, l'extériorité, l'extimité. Chacune des lettres est le remède, le poison et le contrepoison de l'autre. Une vie uniquement vouée à l'intime est de l'ordre de la maladie mentale, une vie poussée sans cesse sur l'extérieur est airain qui résonne. L'intériorité prend son sens quand elle offre à l'extérieur ses richesses, et l'extériorité va nourrir de ses expériences un travail plus intime. On peut encore pousser la métaphore en disant que Beth est l'ésotérisme et Guimel,

l’exotérisme. Sans ces deux pôles, toute religion, toute spiritualité court à sa perte. Les religieux qui consacrent tout leur temps à la recherche de Dieu ont besoin des laïcs pour s’alimenter, au sens le plus strict du terme. Que seraient tous ces hommes et femmes qui vouent leur vie à l’Aleph, s’ils ne pouvaient compter sur l’aide matérielle des sympathisants de l’extérieur ; de même les gens du siècle, que deviendraient-ils s’ils ne pouvaient s’appuyer sur la puissance spirituelle des êtres de prières ? Nous avons vu plus haut que A et B donnaient le mot Av, père, engendrement. Que donnent B et G ? Bag, la nourriture.

L’alliance de l’intériorité et de l’extériorité nous offre ce mot chargé de sens : la nourriture. Les aliments extérieurs entrent dans nos corps pour créer de l’intériorité et l’intégrité matérielle et spirituelle de notre être en marche.

Abraham, le premier Hébreu, le premier passeur, pour être lui-même, pour trouver sa terre promise, répond à l’ordre d’Aleph :

BaG, la nourriture

Adonaï dit à Abram :

– Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père,

dans le pays que je te montrerai.

Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai ;

je rendrai ton nom grand, et tu seras une source de bénédiction.

Va vers toi-même !

Le chameau est très présent dans le récit de la Genèse qui traite de la vie du grand patriarche. Abraham quitte la maison de son père, *se sevre* de l'idéologie et la sécurité paternelles et *va vers lui-même* pour créer sa propre maison. La leçon de la transition de B vers G est toujours dans la nécessité des séparations. Abraham n'aurait jamais pu être le grand homme qu'il fut, s'il était resté dans l'ombre de son père, s'il n'avait quitté l'atelier familial d'idoles de bois et de pierre. Rabbi Nahman de Braslav dit : *en voyage ne demande pas ton chemin car tu pourrais ne pas te perdre*. Le voyage offre cette chance de se perdre, de faire l'apprentissage de la perte de soi. Guimel, c'est la beauté du risque et le courage d'être soi-même. Pourtant tout allait bien pour lui, il était fils de notable, riche et n'avait certainement pas à affronter les hasards du voyage. Qui ne sait se séparer, finit par devenir comme ces maisons jamais aérées où les moisissures bleuissent les murs et pénètrent les poumons.

Lekh lekha, Va vers toi-même !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

amours de passage, un procès bâclé, une fin lamentable sur le bois des bandits. Le décalage énorme et absurde d'une Rome solide, riche, ambitieuse, autocratique, violente, bornée et… ce coin de poitrine de Marie où il dort, à la merci de tout ce qui peut détruire un nourrisson, le moindre courant d'air, le moindre virus, la moindre négligence.

Tous ces peuples de la Terre, depuis les siècles des siècles, au lieu d'admirer un trône glorieux, au lieu de baiser les bagues rutilantes des prélats, pleurent de joie à l'annonce de la naissance d'un bébé qui dort, braille, mange, pisse et chie comme tous les bébés du monde. Qui bouleverse, du haut de ces trois kilogrammes, une vie, une famille, un pays, l'univers. Mais ils n'ont pas cherché, dans ce conte de Noël, *leur* conte, leur histoire. Ils n'ont pas vu que cet enfant était le leur, qu'il leur ouvrait grand les portes Daleth de toutes les maisons où il dispense sa présence mystérieuse, que leur enfant les obligeait à vivre intensément les regards à l'infini de tous les autres enfants croisés dans les rues et les champs de nos vies, et que peut-être en prenant un peu de temps, ce regard, on le décèle encore chez les adultes affairés.

portique égyptien

Une de mes élèves souleva l’analogie entre le chameau et l’ermite. En effet, tous deux vivent dans le désert, et s’ils survivent là où on périt, c’est grâce à leur richesse intérieure. La résonance avec cet ermite est d’autant plus profonde que le mot ermite vient du grec *éremos*, le désert. J’ai trouvé séduisante cette idée, mais le lendemain, je pensais plutôt que ces deux personnages étaient antagonistes. L’ermite s’implantait, se sédentarisait dans le désert, tandis que le chameau mène d’une oasis à une autre. Le chameau reste le pont entre les hommes en voiturant leurs biens et leurs idées. L’ermite rejette le monde, le chameau relie les mondes.

Yéhouda, Tétragramme avec le Daleth
Tétragramme

Faisons parler l’hébreu, Guimel et Daleth forment en s’associant le mot Gad, le bonheur. Cette association, liée à la valeur symbolique des troisième et quatrième lettres de l’alphabet, nous enseigne que le voyage nous mène à la suprême porte du Daleth et loin d’y découvrir au-delà de son seuil un pavement d’or et d’argent, nous fait pénétrer les tissus sensibles et fragiles de nos chairs.

Chairs, miroir de l’âme.

Le juif, porte du tétragramme

Les Juifs ne savent pas nommer leur Dieu. Ils ne peuvent que l'écrire. Graphème sans phonème : YHVH. Ce Tétragramme est absolument ineffaçable. Il doit garder dans tous les cas son intégrité. Ses quatre lettres sacrées, quasi magiques ne doivent jamais être outragées. Conserver une seule de ces lettres abîmée est préjudiciable. Cet interdit d'outrage aux graphes du Tétragramme se stigmatise dans la gravure du nom Yehoudah (Judah). En effet, il est vivement déconseillé d'écrire ce vocable Yehoudah sur une pierre tombale exposée aux intempéries, car si le Daleth venait à s'éroder, il ne resterait plus que l'ineffable, l'imprononçable et l'indestructible Tétragramme. Pour éviter ce blasphème, on pratique volontairement une cacographie au prénom : du Yehoudah, on passe à Youdah (Judah en Français) qui ayant perdu un Hé ne craindra, lui, aucune usure irréparable.

Le Daleth du nom du peuple juif, les YéhouDim, étymologie du mot juif, est le portique qui nous éclaire sur sa vocation au sein des nations : les Juifs sont le peuple explorateur de l'entre-deux des choses, ils tiennent dans leur nom le mystère de ce qui ne peut pas être, mais qui ne peut que devenir.

La Porte ! La Porte, c'est tout un cosmos de l'Entr'ouvert. C'en est du moins une image princeps ; l'origine même d'une rêverie où s'accumulent désirs et tentations, la tentation d'ouvrir l'être en son tréfonds, le désir de conquérir tous les êtres réticents. La porte schématise deux possibilités fortes, qui classent nettement deux types de rêveries. Parfois, la voici bien fermée, verrouillée,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toutes les nuances de nos séparations conceptuelles entre l'esprit et la matière. Personne aujourd'hui ne peut établir des frontières nettes entre ses deux essences. Les séparer reviendrait à réduire la respiration uniquement aux inspirations ou uniquement aux expirations. Toute réduction et tentative d'isoler l'un ou l'autre mouvement entraîneraient la mort.

Hallélouyah

Sans aller chercher les découvertes de la physique quantique ou de la médecine endocrinologique, nous constatons tous les jours que lorsque nous commençons à avoir faim notre caractère change, que nous nous irritons pour un rien, tout simplement parce que ce qui est censé diriger notre être, le cerveau, manque de sucre. Afin de ne pas avoir à faire toutes sortes de jeux typographiques comme matière-esprit, ou matière/esprit pour exprimer cette impensable liaison, disons que le mot le plus approprié pour parler de ce couple est : la VIE. La vie, c'est ce coït entre ce qu'on nomme vulgairement la matière et ce qu'on loue les yeux au ciel, l'esprit.

Hé enluminé du Moyen âge

Le Dieu qui se cache

Les Juifs ont une telle pudeur quant à l’énonciation du nom de leur Dieu qu’ils sont le seul peuple à ne pas connaître l’identité de celui vers qui ils adressent leur prière.

Le Tétragramme, YHVH, est par essence imprononçable car on a perdu ses voyelles. On ne connaît que les consonnes de ce suprême graphème. Une réflexion sur le rapport des voyelles et des consonnes s’impose quand on parle de la lettre Hé. Les voyelles sont souvent identifiées à l’esprit, tandis que les consonnes à la matière. Si on permute les 5 voyelles fondamentales sous les 4 consonnes du Tétragramme, nous obtenons 625 combinatoires possibles pour dire le nom ineffable. Les Juifs ne conservent donc que le bruit de Dieu, les consonnes sont des bruits blancs. Les voyelles, à combiner obligatoirement pour prononcer une seule et unique fois le vrai nom, sont l’expression du mouvement sans fin de la vie. Les voyelles, qu’on peut prolonger à volonté, sont le désir infini de l’être à être, ou mieux de l’étant à être. Les consonnes donnent les limites, donnent une forme à cette aspiration envahissante. Cette opposition voyelles-consonnes est rassurante parce qu’il

est impossible de les dissocier : l'on ne peut émettre aucune voyelle sans le support de consonnes et l'on ne peut émettre aucune consonne sans l'appui de voyelles. Il en va donc de ce couple comme de tous les couples inventés par le cerveau humain dichotomique : ses éléments sont indissociables. Ils sont partagés dans nos métaphysiques dans un souci épistémologique, pour arriver à penser et à aligner une théorie (cortège de concepts en grec).

Revenons à la dyade Daleth-Hé. La porte dont je veux parler maintenant est de toile, elle ouvre la tente d'Abraham et Sarah. Le patriarche et la matriarche ont vécu tous deux un changement de nom. À l'origine Abraham était Abram et Sarah, Saraï. Ces deux noms n'avaient pas la présence du souffle. Adonaï, après avoir circoncis la chair d'Abraham, circoncit Saraï du Yod de son nom pour répartir celui-ci entre l'homme et la femme. L'épouse avec son Yod final avait un surcroît de divin. Yod, nous le verrons plus tard, est aussi une lettre sacrée car initiale du Tétragramme. Elle est le symbole du don généreux de Dieu, de sa puissance créatrice. Quand le Yod et le Hé s'attachent, ils offrent un autre nom de Dieu : Yah, le seul et unique mot évoquant le divin dans le Cantique des cantiques. Ce Yah, qui est l'essence même du Tétragramme, est une formule exprimant l'économie puissante qui distribue le masculin (Yod) et le féminin (Hé). Quelque part avec son Yod comme étendard, Saraï était trop parfaite, trop complète. Sa stérilité tenait peut-être à cet excès de perfection. Dieu en bon mathématicien isole le Yod et divise sa valeur numérique en 2, ce qui donne 5. 5 est la lettre Hé, deuxième lettre du Nom indicible. Il obtient 2 souffles qu'il partage en toute équité entre l'homme et la femme. Abram devient AbraHam et Saraï SaraH. Pour retrouver la puissance divine du Yod, l'homme et la femme devront conjuguer leur Hé. De leurs deux fragilités symbolisées par le Hé, il fait leur force.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pharaonique qui est la houlette des pasteurs et des évêques.

Cette lettre unificatrice est la première arme de l'alphabet qui en compte trois : Vav, le crochet, Zayin, l'épée et Tsadé, le harpon. La forme graphique de ces trois lettres se conjugue d'une manière significative : le Vav collé au Zayin crée le Tsadé. Ces trois armes donnent trois manières de capturer ou de tuer les proies : la première est la houlette qui saisit sans tuer, qui permet de replacer la brebis égarée dans le gros du troupeau. La deuxième est le glaive qui tue, qui tue spécialement les autres êtres humains, soit pour conquérir, soit pour se défendre. La troisième, le Tsadé, est le métal qui tue pour que l'homme mange, et ainsi se perpétue et se multiplie.

Vav collé au Zayin forme le Tsadé : les 3 armes de l'alphabet

Présence du Tétragramme

Le Hé et le Vav se suivent naturellement au sein de l'alphabet comme au sein du Tétragramme. À eux deux, ils forment les trois quarts du nom sacré de quatre graphes YHVH. Combinés au Yod ils sont par essence divins. Ils sont le centre de ce nom ineffable qui est borné à droite par le Yod et à gauche par l'autre Hé.

le Tétragramme, Yod, Hé, Vav, Hé (de droite à gauche)

Comment dialoguent-elles entre elles ?

Déjà jointes, elles forment le mot *Hou*, Lui. On ne peut pas ne pas penser au grand Lui, celui que presque tous les mystiques du monde nomment ainsi : Lui. Par pudeur extrême, mais aussi par peur de poser un vocable sur ce qui ne peut supporter d'être un simple substantif. Cette désinence de Lui sera le point d'ambiguïté de tout le Cantique des cantiques. En effet nommer Dieu par Lui permet à la fois de ne pas le définir clairement, mais paradoxalement de le rapprocher de nous, comme le bien-aimé du poème d'amour. Toute la poésie soufie joue avec ce terme Lui pour parler du divin. Par des formules poétiques très proches du Cantique des chercheurs de vérité comme Roumi ou Al Hallaj évoquent toujours Dieu en le nommant Lui. Ce Lui étant l'objet de leur amour absolu.

Le Tétragramme Yod-Hé-Vav-Hé a pour axe le couple Hé-Vav, la prière et l'unification. La leçon est merveilleusement éthique : à quoi bon la prière si elle n'a pas pour but de s'unir avec le divin ? Mais avec une orientation nette : Vav est certes l'unificateur, mais aussi l'arme de paix. Hé, la prière, le souffle mène à l'unification, à la paix. Mais il faut toujours se méfier des lieux communs. Il est trop simple de penser que s'unir à Dieu est la solution de l'énigme. Ne faire qu'un avec Dieu, avec l'univers, avec le Tout-Autre.

Mais qui sommes-nous pour savoir à qui nous nous unissons quand nous nous unissons avec Dieu ? Cette modalité

d’unification peut mener aux pires extrêmes, jusqu’à la ceinture de bombe pour exploser la Terre entière. Il est aisé de croire que l’on recherche cette union avec Dieu. Mais rien au monde ne peut la vérifier, ni la contrôler. Et si Dieu dans bien des cas n’était qu’une face de nos désirs inconscients, de nos non-dits accumulés depuis l’enfance ? Si Dieu était une espèce de fourre-tout qui permet de justifier tous nos courages, mais aussi toutes nos lâchetés ? Et si s’unir à Dieu nous précipitait sur la voie royale de l’évitement de l’autre. Nous ne pouvons nous confronter à l’autre, alors nous nous jetons dans la gueule de Dieu. Lui, *hou*, est tranquille. Il ne répond jamais d’une manière explicite. On peut lui faire dire ce que l’on veut, se plier à sa volonté. Nous faisons ainsi les questions et les réponses. Une petite prière bien intense et nous voilà prêts à traverser l’Atlantique à la rame.

La prière Hé

La prière, ce désir fou de rencontrer Dieu, est le meilleur déguisement pour cacher la recherche avec l’autre. L’unification la plus périlleuse, la plus difficile, la plus laborieuse est l’unification avec soi-même pour s’offrir la joie de vraiment toucher l’autre… humain. C’est pourquoi de grands maîtres citent en premier commandement l’obligation d’aimer son prochain comme soi-même. Aimer ne veut pas forcément dire se jeter dans ses bras, le couvrir de cadeaux et de caresses. Aimer, c’est reconnaître à l’autre son altérité. La tendance habituelle balance entre deux extrêmes, soit nous ne portons aucun regard sur l’autre et nous le considérons comme un Rien, soit nous sommes attirés follement par lui et nous voulons le réduire à nous-même, à l’image que nous avons de lui. Soit Rien, soit réduction au même. Toutes les leçons de l’alphabet, du Cantique

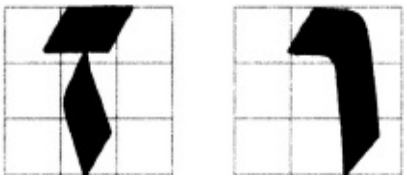
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

individu. Si nous voyions des images de cette chasse à la télévision, avec le sang qui gicle, l'horreur marquée dans le regard de la bête capturée, les dents enfoncées profondément dans le cou, il ne nous serait pas difficile d'identifier ce félin au Mal. Si nous avions été là, nous aurions chassé cet horrible prédateur en l'effrayant ou même en l'abattant d'un coup de fusil. Il se trouve que ce lion des montagnes fut un jour tué par des chasseurs. Il était le dernier des prédateurs de la région. Au début les biches pouvaient s'égayer autour de l'étang. Elles buvaient en toute tranquillité. Si tranquilles qu'elles purent se reproduire sans crainte, si bien que bientôt, elles furent si nombreuses qu'il n'y eut plus la moindre herbe autour du point d'eau. Sans herbe le terrain perdit sa stabilité et peu à peu, remplit ce qui restait de l'étang. Quand il n'y eut plus d'herbe et plus d'eau, tous les cervidés périrent, tous. Ce que nous appelions le Mal n'était en rien un mal, mais le résultat d'un équilibre. Par abus de langage nous appelons le lion, lion et la biche, biche. Mais en réalité le lion et la biche ne font qu'un. Nous pourrions même user d'un néologisme et annoncer que nous n'avons pas deux animaux mais qu'un seul qui se nomme : lionbiche. Le Mal n'existe pas en dehors de l'humain.

Le loup et l'agneau paîtront ensemble, Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille, Et le serpent aura la poussière pour nourriture. Il ne se fera ni tort ni dommage Sur toute ma montagne sainte, dit l'Éternel (Isaïe 65,25).

La prophétie messianique est sympathique mais dans notre monde un lion qui ne mangerait pas le bœuf, un loup qui brouterait avec un agneau, ne conduirait qu'à la mort du loup et du lion. Leurs dents tomberaient et surtout, ils sombreraient dans la plus incurable dépression.

Ce qu’on croyait bien aujourd’hui s’avère une catastrophe dix ans plus tard. De même ce qu’on croyait mal apporte une harmonie inimaginable dix ans plus tôt. Je prendrai l’exemple de la médecine de masse. Il est merveilleux que la science occidentale puisse améliorer la longévité des hommes et des femmes. En cent ans en Europe, les gens vivent deux fois plus longtemps qu’au XIX^{e} siècle. Objectivement, on peut dire que ce progrès est un bien. Mais à long terme, ce bien peut être extrêmement problématique pour l’avenir de l’espèce humaine qui comptera pour la première fois de son histoire plus de vieilles personnes que de jeunes en pleine puissance de travail. Le vieillissement de la population sur le long terme est une des menaces majeures des équilibres planétaires. De même l’horreur de la Shoah conduit les Européens à choisir le « *plus jamais ça !* », la paix et le libre échange plutôt que les revanches éternelles qui ont déclenché les deux précédentes guerres. À l’échelle psychologique, cette règle peut aussi s’appliquer. Le petit enfant vit douloureusement les séparations d’avec sa mère. Il les prend comme un mal. Mais ce mal nécessaire le conduit à plus d’autonomie et le mène à la liberté de son être. Après certains divorces difficiles, la personne abandonnée remercie d’avoir été quittée car cet événement triste de sa vie la conduit à redécouvrir qui elle est vraiment.



Zayin et Vav

Guerre et Paix

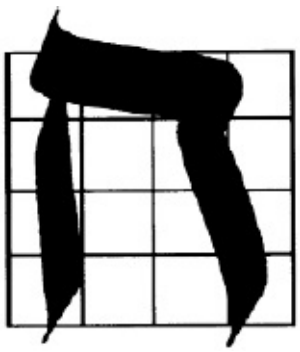
Vav, c’est le crochet unificateur. Il unit les grands thèmes de nos vies. Zayin, c’est l’épée qui sépare. Ces lettres sont comme l’Aleph et le Beth des symboles forts de l’unification et de la séparation. Quelle sagesse consciente ou inconsciente a placé ces graphes l’un à côté de l’autre ?

Vav pourrait être le *sumbolos* et Zayin le *diabolos*. Le symbole est l’ostraca qui réunit, et Zayin, le *diabolos* qui partage. Dieu et le Diable. Dieu étant l’Un et le Diable le Deux. Comme nous sommes dans le domaine des armes, l’une pacifique, la houlette et l’autre guerrière, on peut aussi résumer la valeur traditionnelle de ce couple à la paix et la guerre. Mais l’histoire nous apprend que rien n’est aussi simple. Le Zayin guerrier est une nécessité. L’arme de la séparation qu’est l’épée est indispensable pour le progrès. Il faut apprendre à se séparer. Il faut comprendre que les séparations nettes sont souvent salvatrices. Nier la beauté de la séparation, c’est rester pour l’éternité dans un idéalisme mièvre, dans une confusion mentale. Malheureusement, l’homme au cerveau porté à la violence a besoin du fer pour affirmer ses séparations. Mais sans ce fer, les régimes impitoyables ne tomberaient jamais. Les pays resteraient esclaves à jamais des nations suzeraines. Le Zayin nous enseigne à trancher. Même quand ça fait mal. Pour grandir, pour être, pour s’offrir un devenir et pour… de nouveau avoir la possibilité de vivre le Vav amoureux des fusions.

L’Évangile, magnifique condensé de la pensée juive, met face à face ces deux entités. Dans un de ses sermons Jésus précise qu’il n’est pas venu apporter la Paix mais l’Épée, nous dirions dans ce livre qu’il est venu apporter le Zayin plutôt que le Vav. Connaissant les valeurs d’amour qui sont liées à cette personne, nous nous serions attendus à ne voir en lui qu’un artisan de paix. Mais il sait en véritable maître que toute évolution ne peut passer que par l’arme sécante du Zayin. Dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aide à affronter l'épreuve du ‘Heth, cette fois-ci l'arme qui va nous assister est la mémoire. Pour bien s'aguerrir à passer la barrière, la mémoire du message sinaïtique est nécessaire. La plus puissante arme du peuple juif, à travers son histoire balisée d'épreuves toujours plus difficiles les unes que les autres, a de tout temps été la mémoire. Mémoire de cette expérience exceptionnelle vécue dans le désert par tout un peuple et non par un seul prophète. Dans les autres civilisations un messie, un prophète vit une illumination qu'il transmet ensuite à ses disciples, puis à son peuple, c'est ainsi que chaque religion a un et un seul personnage central : Mahomet pour les musulmans, Jésus pour les chrétiens, Bouddha pour les bouddhistes, Manès pour les manichéens. Moïse, même s'il occupe une place de choix dans la hiérarchie des grandes âmes, reste un homme, avec ses qualités mais aussi ses défauts. Et si la Bible ne met pas en évidence les défauts d'un héros, le Talmud se charge d'en créer.



‘Heth catalan

Yéshoua' dit : « béni est l'homme qui s'est soumis à l'épreuve, car il a trouvé la vie. » (Évangile de Thomas, 58)

L'arme de la mémoire s'exprime par différentes modalités. Il est simple et trivial de dire que pour surmonter ses épreuves (‘Heth) il faut tenir compte de ses expériences. Ce lieu commun, même s'il se vérifie tous les jours, n'est pas intéressant dans le

cadre de la pensée hébraïque qui, elle, s'attardera plus sur la proposition :

Pour surmonter les obstacles sur le chemin de la vie, il faut avoir souvenance de l'Alliance passée entre Élohim et son peuple dans le désert.

Cette Alliance et cette Torah nous enseignent quotidiennement le sacerdoce de tout le peuple : transmettre le contenu éthique du judaïsme, et toujours choisir la vie. De nombreux auteurs ont écrit sur cette fonction nodale du souvenir.

Mais, à un autre niveau d'interprétation, je voudrais évoquer une autre nuance du souvenir en m'appuyant sur la dialectique fécondante du Zayin et du 'Heth. Pour sauter l'enclos, l'arme la plus puissante sera formulée ainsi :

Pour affronter l'épreuve incontournable du 'Heth SOUVIENS-TOI DE DEMAIN!

Se souvenir de demain, c'est comprendre profondément que la nature humaine est une perpétuelle projection dans le devenir, que c'est parce que l'on croit que demain sera source de lumière et d'accomplissement, que les épreuves les plus terribles pourront être surmontées. Le sens du messianisme est inscrit dans l'écrin de cette formule : *souviens-toi de demain*. Le messie imaginé comme un superman venant régler de l'extérieur tous les conflits et les toutes souffrances humaines est tellement réducteur, tellement primaire et infantile. Le messie, c'est moi, c'est toi demain. Et demain, tout est possible. Le messie, c'est la rencontre avec soi-même. Même si la rencontre se fait attendre et peut ne jamais advenir, c'est l'attente qui sculpte la grandeur et

la beauté de notre humanité. Le plus beau cadeau de Noël n'est pas le contenu des colis enrubannés mais l'attente du moment magique de la remise des présents, quand tout est encore caché. *Se souvenir de demain*, c'est intégrer dans son âme et dans son corps le premier dialogue au buisson ardent entre Élohim et Moïse quand, après lui avoir demandé de se déchausser, Il dit : *Je serai qui Je serai* (Exode 3,14). Dieu lui-même est à venir. Dieu lui-même a besoin des autres pour se définir, a besoin de sa plus belle invention : le temps, avec ses passés, présents, futurs. La pensée hébraïque préfère la puissante aspiration du futur. Elle dresse comme toile de fond de toute action humaine le manque qui nous pousse à ouvrir les portes toujours interdites.

Ce *Je serai qui je serai* fait de nous, non pas des blocs monolithiques, mais des coureurs jubilant de foulées toujours risquées mais tellement sources de connaissance, des danseurs de corde oscillant entre la vie et la mort.

Presque tous ceux qui s'en sont sortis ont élaboré, très tôt, une « théorie de vie » qui associait le rêve et l'intellectualisation. Presque tous les enfants résilients ont eu à répondre à deux questions. « Pourquoi dois-je tant souffrir ? » les a poussés à intellectualiser. « Comment vais-je faire pour être heureux quand même ? » les a invités à rêver. Quand ce déterminant intime de la résilience a pu rencontrer une main tendue, le devenir de ces enfants n'a pas été défavorable[1].

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d’adultères, crimes, libertinage (Salomon). Sans être passé par toutes ces étapes de corruption, paliers nécessaires de notre humaine condition, ce qui est censé être le Messie de la Rédemption des humains, ne serait pas complet. La pensée juive a bien compris que la perfection stérilisait le monde, qu’elle menaçait tout homme et femme d’un sentiment bien plus dangereux pour la croissance spirituelle : l’attente monomaniaque de la pureté. L’idée d’une conception sans passer par la chair, *concepta sine labore*, par la beauté de la fragilité de la chair est inconcevable. Par la chair avec toutes ses humeurs, ses salives, ses sueurs, ses liquides séminaux. Par les peurs, les lâchetés, le courage. La Bible n’a pas froid aux yeux. Ses héros vont jusqu’au bout de leur humanité et Élohim n’attend pas de nous que nous soyons des saints, mais des *humains trop humains* pour pousser jusqu’au bout cette expérience unique du Sapiens *sapiens*.

Dieu vit que la lumière était bonne

Il est magnifique de constater comment la tradition rebondit sur l’inconfort de cette association ‘Heth et Teth. Si, grâce à l’écoute attentive, on tient compte des conseils du Très-Haut, il est alors possible de quitter le cercle vicieux du Teth et alors apparaît une valeur puissante du neuvième signe : *Tov*. La toute première occurrence de notre lettre est dans le mot Tov de la Genèse : BON.

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.
La terre était informe et vide :
il y avait des ténèbres à la surface de l’abîme,
et l’esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.
Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne ;
et Dieu sépara la lumière d’avec les ténèbres.

Tov, bon en hébreu

Le monde offert aux hommes est bon. Ce qui résulte des séparations est bon. Trivialement, on pourrait penser que ce qui est bon est ce qui est dans la fusion, l’unification. La Genèse nous apprend que le fruit des séparations est bon : la lumière des ténèbres, les eaux d’en haut et les eaux d’en bas, le sec et l’humide, le jour et la nuit. Sans ce pouvoir séparateur tout n’aurait été que cet innommable Tohou va Bohou.

Teth est aussi le chiffre 9, ultime marche des degrés des unités. Après lui, le monde des dizaines, des centaines et de tous les infinis commence. Dernière unité mais nullement seuil comme le Daleth ou le ‘Heth qui donne accès à des dimensions inconnues. Le seuil entre les unités et les nombres qui suivent n’existe pas car leur différence n’est pas quantitative mais qualitative. Si un seuil s’envisage, c’est dans l’entre-deux indicible entre le 9 et le 10. Teth est l’achèvement des univers qualitatifs. Comme une acmé de la numération, comme une tension extrême qui ne peut qu’entraîner un changement de nature. Cette tension qui fait basculer le comptage des chiffres vers celui des nombres est un état de *juste-avant* Roland

Bergmann, le nomme le presque. De même que le passage de l'Aleph au Beth, du Un au Deux, nécessite toute notre imagination ontologique pour le décrire, celui du 9 au 10 est extrêmement difficile à concevoir. Une nouvelle création s'opère, un nouveau Béréshit, en tête, s'amorce. Pas de mot pour l'approcher.

Ô Zarathoustra, dirent alors les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, ce sont les choses elles-mêmes qui dansent : tout vient et se tend la main, et rit, et s'enfuit – et revient.

Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement.

Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement.

Tout se brise, tout s'assemble à nouveau ; éternellement se bâtit le même édifice de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même.

À chaque moment commence l'existence ; autour de chaque ici se déploie la sphère là-bas. Le centre est partout. Le sentier de l'éternité est tortueux.

Nietzsche

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

NOUN – À qui veux-tu dévoiler ton intériorité ?

SAMEKH – Peux-tu soutenir sans t’enfoncer ?

‘**AYIN** – Vois-tu ce qui coule de source ?
PÉ – Quelle parole te libère ?

TSADÉ – Dans quelles profondeurs dois-tu jeter l’ancre ?

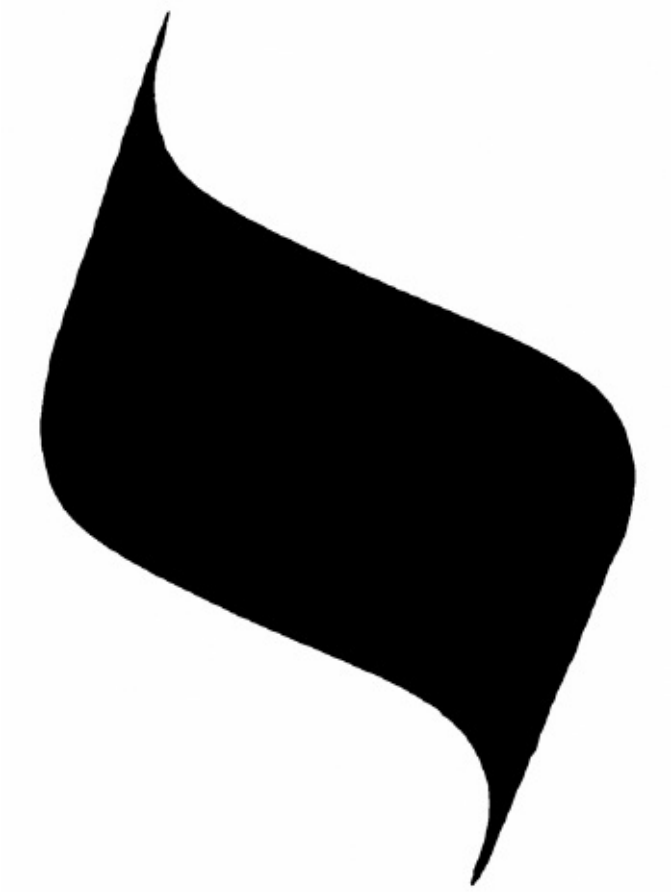
QOF – Qu’es-tu prêt à tailler à la hache en toi pour passer par le chas de l’aiguille ?

RECH – Penses-tu à laisser libre l’en-tête de la page de chaque jour de ta vie ?

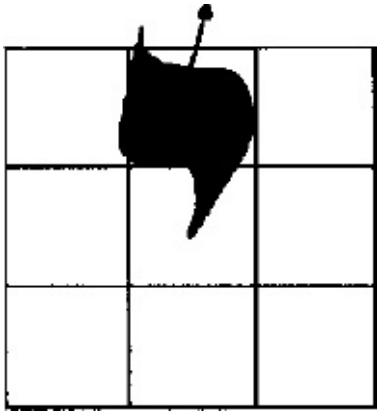
SHIN – Comment nourris-tu tes transformations ?

TAV – Attendras-tu toujours un signe ?

YOD



10^{e} lettre de l’alphabet
valeur numérique : 10
valeur pleine : 20
pictogramme : main
sens : main, pouvoir créatif, germe
phonétique : I, Y
partie du corps : la main gauche
lettre simple
astrologie : La Vierge



symbolisme :
la main (tendue) : plus petite lettre qui les forme
toutes. Symbole de puissance,
de création.
Première du Tétragramme.
Indique la présence divine.

LE COUPLE YOD-KHAF

Elle est à toi cette chanson
Toi l'Auvergnat qui sans façon
M'as donné quatre bouts de bois
Quand dans ma vie il faisait froid
Toi qui m'as donné du feu quand

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fanal qui guide les bateaux pour qu'ils évitent les amers de nos houleuses vies. Il est situé en plein mitan parce que sa force de pénétration est primordiale pour continuer la partie du jeu de l'oie qui suivra. Si, comme dans les jeux de rôle, nous n'aboutissions pas à cette lettre, jamais nous n'aurions la force de perdurer dans nos projets. Le désir Lamed est plus que le projet. On peut, comme par discipline, se forcer à créer des projets, mais on ne peut se forcer à avoir des désirs. Le désir est hors de contrôle de la conscience, il est ce feu qui nous anime de l'intérieur pour nous propulser vers l'extérieur. On ne dit jamais : « Tiens aujourd'hui je vais désirer. » On se lève, on bondit du lit parce qu'une force sourde nous pousse à l'extérieur.

L'ordre alphabétique qui fait suivre le Khaf par le Lamed est profondément ancré de sagesse. Le désir n'est pas une simple velléité. La force vitale du Lamed est le produit de toutes les initiations qui précèdent. Khaf, nous l'avons vu, veut dire en hébreu la casserole, le creuset, c'est-à-dire le récipient qui permet les mutations. Il est l'ultime étape féminine avant l'affirmation du Lamed mâle.

Toute opération chimique demande un catalyseur qui est dans cette triade le Yod qui précède le Khaf. Le Yod est le plus petit élément, l'atome qui est présent dans toutes les lettres. On le retrouvera donc dans le Lamed, tout en haut de la lettre. Ce signe L est en quelque sorte un Khaf qui aurait étendu sa potence pour élever le Yod. Pour que l'étendard de l'alphabet soit ce petit Yod qui exprime la faculté de donner du divin.

Que l'étude soit douce comme le miel !

Il n'est pas étonnant que Lamed, qui veut dire *l'aiguillon pique-bœufs* et par extension le désir qui fait avancer les choses,

soit aussi l'étude. En effet, la racine LMD en hébreu signifie *étudier*. Nous savons l'importance de l'étude pour le peuple juif. L'apprentissage de la lecture se fait traditionnellement à trois ans chez les garçons. Un joli rituel marque ce passage de l'état d'enfance inculte à l'enfance qui apprend. Les mères organisent, pour les trois ans de leur garçon, une fête où elles préparent des gâteaux en forme de lettres hébraïques. L'enfant doit les manger avec plaisir. Cette cérémonie est accompagnée de la coupe des cheveux qui n'avaient jamais été touchés depuis la naissance. Cette coupe marque la rupture d'avec le monde purement maternel, pour s'ouvrir au monde du père et de la communauté priante. L'étude nous coupe du monde purement fusionnel et fait de sensations. Pour ne pas effaroucher l'enfant, ce sont les mères qui doivent rendre douce l'idée de l'étude en couvrant les petits fours de miel. Elles confient de leur propre grès leur progéniture aux enseignants qui autrefois étaient uniquement des hommes. Dans la tradition, l'étude est liée à la joie à tel point qu'il existe une prescription particulière en période de deuil. Il est interdit pendant les jours qui suivent le décès d'un proche d'étudier la Torah, car étudier nous procure une joie qui n'est pas conforme aux devoirs d'affliction du deuil. Par cette douzième lettre, il ne faut pas envisager l'étude uniquement dans le cadre des livres et des écoles. Étudier se fait en permanence. Être curieux du monde, vouloir sans cesse apprendre en observant, en rencontrant des gens, est une forme d'étude. Cette force qui nous pousse vers les autres, vers de nouveaux pays à découvrir, de nouvelles amours est aussi l'étude. Le désir, le désir d'étude font en sorte que tout ce qui est vécu devient source de lumière, source de connaissance, ceci pour jubiler à chaque instant de notre présence au monde.

Kol

כל

Khaf et Lamed forment le mot : KOL, qui veut dire *tout*. Ce *tout* nous renvoie sûrement à cette globalité de l'étude où tout doit être enseignement, sujet d'émerveillement. Un autre mot intéressant pour aller plus avant dans cette interprétation du couple KL : *Kalah*, la fiancée. *Kalah* revient lors des moments de grandes joies au sein de la communauté. Il est prononcé lors du chant festif du rituel du vendredi soir dans le fameux : *Lekha Dodi*, qui compare l'alacrité du shabbat à une fiancée que l'on attend avec impatience toute la semaine.

Racine Yakhal

יכל

La triade Yod-Khaf-Lamed est une racine trilitère très signifiante Y-KH-L : *pouvoir, oser, triompher, rendre maître, surmonter*. On ne peut trouver plus belle adéquation entre l'enseignement de l'ordre alphabétique menant au Lamed et le sens de cette racine.

אבגדהוזחט יכל מנסעפצקרשת

Les dixième, onzième et douzième lettres pour exprimer le triomphe, l'élévation et le courage de l'être. Nous saisissons ainsi, que pour continuer la suite du chemin initiatique des dix derniers graphes, il faut passer par cette phase positive, que le désir n'est à son apogée que dans la réussite, la témérité. Sans cette audace, inutile d'aller plus loin car la première épreuve nous ramènera à la case départ : la nostalgie qui nous englue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA CHAIR DES LETTRES

Spectacle donné en 2008

Théâtre de la Cité à Nice
Théâtre Rachi à Paris
Auditorium Nucéra à Nice

Concept, texte et production : Frank Lalou

Mise en scène : Didier Douet
Musique : Didier Douet

Avec Tina Bosi : lecture, chant et danse
Didier Douet : lecture, chant, piano
Frank Lalou : calligraphie

Après ces années et ces années passées penché sur l'écritoire.

Après ces millions d'Aleph, ces millions de Daleth ou de Shin.

Les lettres sont toujours pour moi des jeunes filles.

Les lettres n'ont toujours pas révélé leur secret.

Mais qui connaît le secret du secret de chacune ?

Je vis dans leur intimité.

Les courbes de leur panse, les angles de leur apex, les droites de leurs jambes.

Les traits suspendus de leur haste où je me hisse pour voir ce que scrute le Lamed.

Le ventre du Mem où je me love en attendant de naître à moi-même.

Le dard du Tsadé qui m'offre un regard face à face avec mon double.

Je soulève la traîne du Beth qui laisse derrière lui son éternelle nostalgie de l'unité.

Je m'immerge dans l'eau du Noun, la lettre me tient la main,

miracle, je respire dans sa dimension autrefois interdite.

Je cache avec pudeur mon Zayin toujours assoiffé de ce Noun.

Je suis broyé menu dans le creuset du Khaf,

et j'en sors plus neuf qu'avant d'y pénétrer.

Je broie le monde de ma dent Shin et mon âme est nourrie.

Ce que j'ai appris en versant des litres d'encre sur mes plumes est tellement bête.

Ce que j'ai appris après ces kilomètres,

ce tour de la planète en voyageur clandestin des textes sacrés.

Et puis le papier, comme autant de rencontres amoureuses.

J'ai appris que je n'écrivais pas les lettres,

mais que c'étaient les lettres qui m'écrivaient.

Adonaï-Élohim crée le monde avec les lettres.

Les lettres sont la chair de notre EL.

Cantique des cantiques des noyaux et des électrons.

Le noir de l'univers, avant qu'il n'appelât la lumière *lumière,* était son encre.

Sa main Yod était son calame,

roseau cueilli au bord des rivières qui ne coulaient pas encore.

Son papier était la fibre des possibles.

Adonaï-Élohim crée le monde avec les lettres.
Les lettres sont la chair de notre EL.
Cantique des cantiques des mondes.

ALEPH

Tu es le taureau. Tu es l'unité. Tu restes ce souvenir du temps où le temps n'existait pas. Souvenir douloureux, car jamais plus nous ne tremperons nos âmes dans cet Aleph perdu. Béréshit Bara Élohim ET. Au commencement Élohim créa l'Aleph et le Tav, le début et la fin. Depuis, toute chose tient dans sa genèse son terme et dans son achèvement sa renaissance. Toutes nos énergies, nos aspirations, nos arts, nos amours, nos accouplements sont frappés de ce programme serré dans nos gènes depuis le premier atome d'hydrogène : retrouver l'unique, retrouver l'unique, retrouver l'unique, re-trou-ver-l'u-ni-que.

BETH

La maison de nos intimités. La membrane où le sang des familles se forme. Où vibrent les grandeurs et les déchirements des clans. Beth. Le Deux créateur. Élohim crée par le Beth. Notre maison désormais est la Terre.

GUIMEL

La maison est douce, mais vaste le voyage. Quelle sagesse place avec justesse dans l'alphabet, le Chameau, pour fuir la maison qui fume le renfermé ? Guimel, le voyage où la seule richesse se glisse dans les sandales de nos pieds endurants.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'entreprise machiste qui la confère à certaines tâches, surtout afin qu'elle ne révèle pas sa supériorité. Aujourd'hui les statistiques, d'une manière accablante, nous montrent à quel point les femmes réussissent et souvent mieux que les hommes dès lors qu'on leur en donne la sérénité et la possibilité.

Ce Noun Poisson aquatique rejoint tout à fait le Noun Serpent chtonien car le serpent a de tout temps été le symbole du phallus. C'est la raison pour laquelle je disais en début de ce chapitre que les deux figures n'étaient pas si éloignées. Le féminin mystérieux sait qu'il tient son pouvoir dans sa double faculté, de se savoir pourvu d'un phallus et de pouvoir le cacher.

Dans le chemin alphabétique le Lamed masculin ensemence le Mem qui met au monde le Noun, à la fois féminin dans son cadre aquatique et masculin par sa forme ophidienne. Le féminin Noun n'est pas comme celui du Mem soumis au temps cyclique. Le Noun est l'éros toujours disponible, toujours actualisable, toujours présent.

Dans le petit conte du Zohar où les lettres se présentent une par une pour avoir l'honneur de créer le monde, le Noun expose ses deux faces : une inquiétante et une rassurante car elle est l'initiale de *Norah*, redoutable en louanges et *Navah*, belle.

La lettre Noun entra en sa présence et dit : – Maître du monde veuille créer par moi le monde, car avec moi, il est écrit : « redoutable (*norah*) en louanges » (Ex, 15, 11) et « pour les hommes droits, belle (*nawah*) est la louange » (Ps, 33, 1).

Il lui répondit : – Noun, retourne à ta place ! Car à cause de toi la lettre Samekh est retournée à la sienne. Sois en appui sur elle.

Aussitôt, elle revint à sa place.

Le Cantique des cantiques expose la Shoulamit dans les mêmes termes. La fiancée du poème d'amour est, tout comme le Noun, *navah*, belle, mais redoutable comme les étendards. Le féminin dont nous parle ce petit texte érotique de la Bible est aussi inquiétant, et même s'il y décrit la jeune femme d'une manière esthétique, il n'empêche que la bien-aimée est comparée aux tours de David, aux cavales guerrières de Pharaon. Ici l'amour entre Salomon et sa belle est dénué de tout souci de procréation et de règles sociales, les deux amants font fi de toutes les lois de bienséance et laissent libre cours à leur passion. Le féminin et le masculin ont pris une telle parité que si nous n'avions pas recours à la grammaire hébraïque très discriminante en matière de genre, parfois nous ne saurions qui est qui dans leurs enlacements. Un des versets clés du Cantique nous parle de l'amour fort comme la mort. Nous abordons par ce biais une des valeurs de la lettre Noun, la mort et son mystère. La dimension de la lettre peut être celle aussi du Shéol, le monde autre de l'Hadès, sur lequel nous n'avons absolument aucune prise. La peur de l'homme face à l'éros, à la femme érotisée, n'est autre que la peur panique de se perdre entièrement dans la relation. La plongée dans l'univers féminin est une mort à soi, à ses valeurs, à ses croyances. L'acceptation de l'équivalence des désirs, de la parité de l'homme et de la femme dans cette perte dans l'éros, est un terrible danger pour l'image qu'a l'homme de son rôle. L'homme sait qu'il est prêt à tout perdre par amour pour une femme, lui y compris.

Pose-moi comme le sceau sur ton cœur, comme le sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort, la passion inflexible comme l'enfer, ses brûlures sont des brûlures de feu, une flamme de YAH. Les grandes eaux ne pourraient éteindre l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas. Si un homme donnait tous les biens de sa maison par amour, oui, on le

mépriserait ». (Cantique des cantiques, 8,6)

Dans la tradition, la dimension dont nous parle la lettre est évidemment le monde spirituel. Monde qui est régi par des lois tout autres, incompréhensibles aujourd'hui mais qui seront évidentes dans le monde à venir ou qui le sont déjà pour les êtres les plus élevés, mystiques, prophètes ou poètes.

Le mystère des origines

Revenons au couple Mem-Noun annoncé au début du chapitre. Le dictionnaire est l'outil le plus abordable pour cerner les champs soulevés par cette dyade. Mem-Noun, Min veut dire : *de, d'entre, depuis, dès, vers, à cause et pour.* Quand, en hébreu, je veux exprimer la provenance, j'utilise cette préposition. Par exemple, si je dis, je viens de Jérusalem, je vais coller au nom de la ville un Mi, qui donnera *miyéroushayim*. On retrouve dans de nombreuses bénédictions *Min. Barou'h ata Adonaï, éloeïnou, melekh a'olam, borei, péri min aadama*, Bénis es-tu Notre Seigneur, roi de l'Univers, qui crée le fruit issu de la Terre. Les lettres Mem-Noun et leur signification première sont à l'origine de la pensée et de la religion juive. La Bible commence par la création du Monde, ainsi nous apprenons d'emblée quelle est la source de tout ce qui advient. La multiplication des généalogies tout au long du texte sacré atteste ce souci de connaître les lignées de chacun.

Le mystère de ce qu'on mange

La *kasherout*, l'art de manger des aliments autorisés par la Torah, est aussi une manière de vivre dans sa chair cette obsession de s'en référer toujours à l'origine des nourritures que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

YHVH soutient tous ceux qui tombent,
Il redresse tous ceux qui se sont courbés.

Le couple Noun-Samekh est porteur de significations profondes. La face obscure de l'être peut s'effondrer à chaque instant tellement elle est ancrée dans des forces qui nous dépassent. Cette lettre est aussi le continent de l'inconscient et c'est à ce titre qu'elle inquiète, qu'à l'instar du psalmiste, nous nous faisons un devoir de l'occulter.

אבגדהוזחטיכלמ נס עפצקרשת

Le Samekh qui suit est le soutien. La racine hébraïque S-M-KH veut dire : *s'appuyer, soutenir, reposer, se fier, compter sur.* Il est en quelque sorte le thérapeute de la lettre qui le précède. Même dans le petit conte du Zohar, ils sont associés pour l'éternité.

« Il lui répondit :

– Noun, retourne à ta place ! Car à cause de toi la lettre Samekh est retournée à la sienne. Sois en appui sur elle.

Aussitôt, elle revint à sa place. »

Le livre des lettres de Rabbi Akiba, autre texte traditionnel,

relie les deux graphes. Le commentateur se fie à la forme de la lettre Noun qui ressemble à une personne sur le point de tomber et qui a besoin d'un appui.

« Pourquoi le Noun n a-t-il les bras dans le dos, la hanche et la face tournées vers le Samekh ? Parce qu'il ressemble à quelqu'un en train de tomber (nofel) et suppliant qu'on le relève. Le Noun (courbé) aussi bien que le Noun final (redressé) représente la fidélité (nééman). Il est fidèle assis aussi bien que debout. »

אבגדהוזחטיכל מנס עפצקרשת

Il est passionnant d'étudier la triade M-N-S. Nous avons une progression indubitable du féminin. Trois couleurs du féminin complémentaire. Mem est le féminin maternel, généreux, caressant, Noun, le féminin secret, sombre, libre, enfin Samekh est un féminin fermé, inaccessible. Samekh est en quelque sorte le superlatif du Noun. Comme une exaspération de la féminité. Comme s'il fallait aller jusqu'au bout d'un processus pour pouvoir passer à autre chose, cet autre chose étant la lettre 'Ayin qui vient clore cette exploration du féminin.

Les quatre qui sont allés au Paradis

La tradition kabbalistique n'a pas manqué l'occasion d'aborder cette figure fermée qu'elle compare à un utérus. Cet écrin du Samekh est le secret Sod. Ce Sod est l'ultime degré de l'interprétation mystique de la Torah. On le retrouve à la fin du sigle PaRDèS (paradis). Ce niveau d'abstraction du Sod n'est réservé qu'aux plus grands initiés.

P – PSHAT = l'interprétation simple.

R – REMEZ = allusion aux sens multiples cachés dans chaque phrase, chaque lettre, signe et point de la Torah.

D – DERACH = exposition des vérités doctrinales embrassant toutes les interprétations possibles.

S – SOD = secret, initiation à la ‘Hokhma, Sagesse Divine cachée dans l’Écriture et appelée ‘Hokhmat HaKabala.

Les quatre niveaux d’interprétation de la Torah, Pa.R.De.S

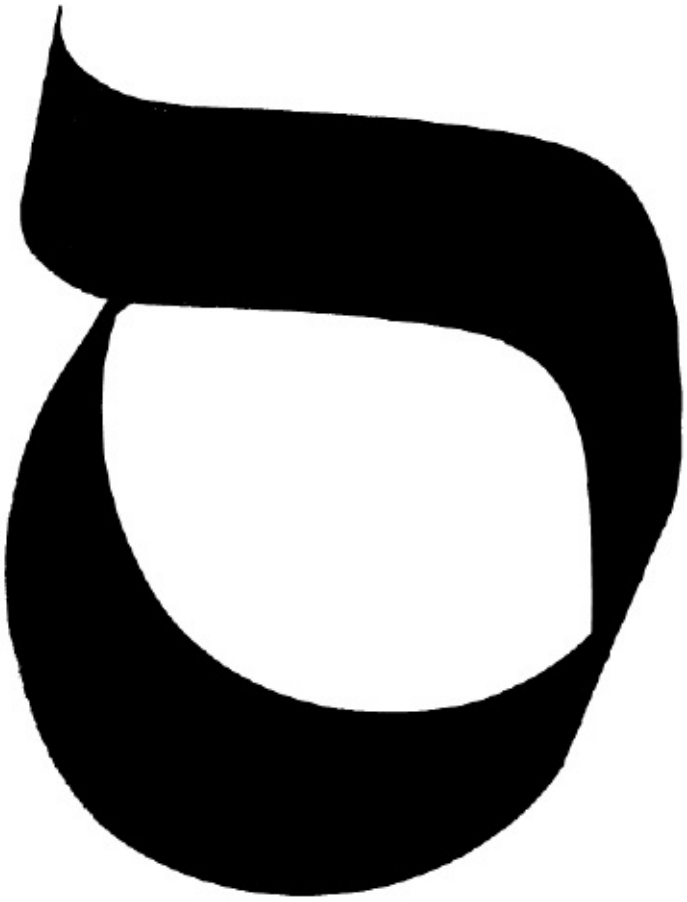
Concernant ces quatre niveaux de l’herméneutique juive, le Rabbi Moïse Cordovéro cite une parabole qui tient une place importante dans la kabbale :

« Les Rabbis enseignent : Quatre entrèrent dans le Pardès. Rashi explique qu’ils s’élevèrent jusqu’aux cieux en utilisant le Tétragramme, c’est-à-dire qu’ils réussirent une élévation spirituelle (*Tosafot*) au travers d’une intense méditation sur le Nom d’Adonaï.

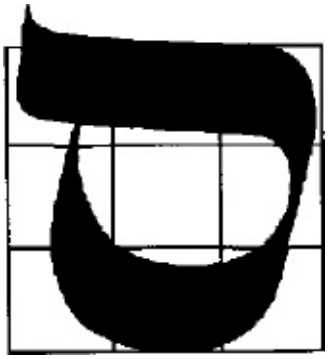
C’étaient Ben Azzaï, Ben Zoma, A’her – l’autre – à cause de ce qui lui arriva après être entré dans le Pardès et Rabbi Akiba. Rabbi Akiba leur dit : « Lorsque vous arriverez en un lieu de marbre blanc, ne dites pas “Eau ! Eau !”car il est dit “Celui qui dit des mensonges ne se tiendra pas devant mes yeux” (Ps 101,7). » Ben Azzaï regarda la Présence Divine et mourut. Sur lui les versets disent « Précieuse aux yeux de Dieu est la mort de Ses Pieux » (Ps 116, 15). Ben Zoma regarda et fut blessé (il perdit sa santé mentale selon le Rashi). Sur lui les versets disent « As-tu trouvé du miel ? N’en mange qu’autant que tu en as besoin, ou tu seras gavé et tu le vomiras » (Pr 25 16). A’her coupa les arbres (il devint hérétique). Rabbi Akiba entra en paix et partit en paix. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

SAMEKH



15e lettre de l’alphabet
valeur numérique : 60
valeur pleine : 120
pictogramme : soutien, pilier
sens : soumission à la nature, soutien
phonétique : S
partie du corps : l’estomac
lettre simple



astrologie : Le Sagittare
symbolisme :
le soutien : lettre de l'enfermement mais
aussi de l'intériorité.
Elle est l'écrin qui protège le secret (sod)
inconcevable par les humains.

LE COUPLE SAMEKH-AYN

« Source en moi toujours verte et brûlante d'un sel
Dont l'enfance a tissé la neige précieuse,
J'implore le secours de l'oiseau fraternel
Qui perdit dans mon sein ton eau mystérieuse. »

Claude Vigée, *La Lutte avec l'ange.*

Les lettres Samekh-Ayin ne forment pas un mot comme le

couple précédent. La racine qui nous parlerait le plus dans notre recherche est : Samekh-‘Ayin-Hé qui exprime l’idée de courir. Courir devient essentiel dans le passage entre ces deux lettres. Car il faut en finir avec ces trois valeurs féminines qui vont en se fermant et retiennent en leur sein leurs richesses.

Le Samekh, il faut en sortir ! Comme les thérapeutes ont parfois du mal à faire revenir certains fous de leur psychose, car ceux-ci ont su s’inventer un univers clos dans lequel ils ont créé leurs propres règles.

Les lettres mutantes

Cette fermeture du Samekh nous aide à comprendre le palier qui suit. Après le monde obscur, le ‘Ayin vient éclairer. ‘Ayin, c’est l’œil du discernement. Discerner, c’est distinguer dans la pénombre les objets, c’est pouvoir marcher franchement au milieu des ténèbres. La lettre vient comme nous libérer, car si la plongée est nécessaire, elle ne doit pas être tout. La fascination doit cesser pour continuer le chemin de vie de l’alphabet, comme Ulysse doit abandonner le lit soyeux et amoureux de Calypso, en renonçant à l’éternité promise, pour poursuivre son retour vers Ithaque, son île aride.

Pourtant au regard de l’histoire de l’écriture, les deux graphes s’interrogent tous les deux sur le cercle. Durant la période paléohébraïque (phénicienne) le Samekh est une figure phallique, verticale, son évolution, nous l’avons vu, le pousse à devenir un cercle. Le ‘Ayin vit l’inverse, dès son invention pendant l’ère protosinaïtique et paléohébraïque, il est un signe circulaire et s’ouvre enfin avec l’araméen et l’hébreu carré. Destins inversés, dans la suite alphabétique, pourtant elles se jouxtent. Quelle leçon tirer de ces mutations paléographiques ? La possibilité de changer à tout moment, la non-fixité des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la tradition hébraïque, comment imaginer le langage sans écriture ?

Il serait intéressant de dresser une histoire du peuple en parallèle avec celle de l'écriture. La grande aventure de la Bible commence avec Abraham, né au sein même de la civilisation qui inventa l'écriture : Sumer et son système cunéiforme. Ses voyages le conduisirent en Égypte, autre foyer de l'écriture naissante avec ses hiéroglyphes. Plus tard, le judaïsme, naît dans le désert, là où même le tout premier alphabet fut construit à partir des signes pharaoniques. Même si tous les récits des textes saints ne sont que des mythes et n'ont pas forcément d'ancrages archéologiques, se plonger dans cette chronique des écritures nous oblige à repenser les rapports étroits qui existent entre les différentes phases de l'histoire de l'écriture et la pensée juive, éminemment combinatoire.

Abraham vivrait dans la période qui glisse d'un système cunéiforme vers le tout premier alphabet, le protosinaïtique, tandis que Moïse, lui, serait dans la transition entre ce protosinaïtique et l'alphabet paléohébreu (phénicien). Les prophètes lors de la déportation à Babylone seraient eux les intermédiaires entre l'écriture paléohébraïque (ou phénicienne) et la cursive araméenne qui évoluera vers l'hébreu carré que nous utilisons aujourd'hui.

Au-delà de ce contexte archéologico-philosophique, que nous dit cette dyade 'Ayin-Pé ? Nous l'avons vu, plusieurs couples forment des sortes de Yin-Yang, Aleph-Beth, unité-dualité, Beth-Guimel, exotérisme-ésotérisme, Vav-Zayin, unification-séparation, Yod-Khaf, accueil-réception. 'Ayin-Pé sont l'écrit et l'oral. Dans notre civilisation, ces deux expressions sont interdépendantes. On entre dans l'histoire avec l'invention de l'écriture. Avant, c'est la préhistoire. Toute recherche spirituelle passe par des livres. La transmission de la

culture chez les humains ne se fait pas par l'A.D.N. mais par les livres. Comment le judaïsme, le christianisme et l'islam pourraient-ils se passer de livres ? Le Coran nomme le judaïsme et le christianisme « les religions du Livre ». Le bouddhisme avec ses collections de nombreux soutras, et l'hindouisme avec ses Gîta et ses Véda, n'échappent pas à cette centralité des textes. Certaines traditions n'ont pas de livres, ce sont les cerveaux humains qui servent de grimoires. Il existe des chantres connaissant des milliers de vers et étant parfaitement illettrés. Que nous apprend l'interdiction juive de ne pas écrire la tradition orale ? L'oralité, par son support biologique qu'est le corps humain, sait oublier. Oublier est une des fonctions capitales de la mémoire. Ce qui ne doit pas être retenu doit être oublié. L'oubli est cette capacité d'expurger l'inutile comme la digestion finit son travail à la selle. Quand il n'est pas tempéré par l'oral, l'écrit peut enfermer. Il est une règle étonnante concernant le toucher du livre de la Torah. Si vous venez à toucher le parchemin et le texte du saint livre, ce n'est pas vous qui souillez le Livre, mais c'est le Livre qui vous souille. C'est pourquoi on utilise un stylet en forme de main (le Yad, même mot que Yod) pour lire le manuscrit de peur d'être souillé par lui. Cette prescription va à l'encontre de toutes les pratiques qui consistent à toucher un objet saint pour en tirer sa force et sa bénédiction, et porte à croire que les gens pourraient, s'ils sont impurs, corrompre la sainteté de l'objet : châsse de relique, croix, pierre sur laquelle le cheval Mahomet perdit un poil de sa crinière pendant *miraj*. L'écrit qui est pourtant la trace, la mémoire d'un peuple, s'il n'est alimenté par l'enseignement oral des maîtres, de décennie en décennie, de siècle en siècle, se dessèche, se désacralise et devient un texte mort. L'oral sans l'écrit perd toute consistance, tout appui. L'écrit offre aux contemporains un lieu commun sur lequel porter loin

l’interprétation. Il est ce que partagent tous les pairs pour faire avancer les recherches. Le danger de l’oral est la disparition et la prise de pouvoir par une caste mémorisant et transmettant secrètement son savoir, à la manière des sectes ; le danger de l’écrit est la bibliolâtrie.

Remède à la bibliolâtrie : l’infini des interprétations

Les orthodoxes, fondamentalistes, extrémistes de tout bord considèrent leur livre comme le meilleur, l’unique, inchangé, inchangeable, écrit sous la dictée des anges ou de Dieu. L’exemple miraculeux de la traduction grecque faite à Alexandrie au II^{e} siècle avant J.-C. est lumineux. L’empereur pharaon Ptolémée commande à la communauté juive de sa ville une traduction de leur Bible. Septante savants s’enferment dans des grottes durant septante jours et viennent présenter chacun leur version. Miracle, les septante traductions sont identiques. Tout cela pour nous dire que c’est Dieu, lui-même, qui a traduit son saint ouvrage. Toutes les religions ont besoin de croire à l’intervention de leur dieu pour croire en lui. Les Juifs, à partir de cette époque, ont considéré le grec comme une autre langue sacrée pour Israël. Mais seulement quelques siècles après, ils reviennent sur ce miracle et considèrent que la traduction en grec de leur texte était pire que le malheur de la destruction en 70 du Temple de Jérusalem. Curieuse sentence ? Pas si curieuse car pour eux la traduction a figé le texte, l’a tué et en a fait un texte monophasé, qui peut se passer de l’oralité. Un écrit compréhensible. La différence entre la Bible traduite et la Bible en hébreu est simple : la première dit les choses, la seconde les tait. Ou comme dirait Lacan les *mi-dit*. La Torah en hébreu est constituée de mots dont seules les consonnes sont transcrites. Chaque mot devient ainsi un univers dont il faut reconstituer les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d’une névrose, mais on peut apprendre à vivre avec.

L’ascèse ne garantit pas le salut

Voici le trait important qui souligne les différences entre le judaïsme et le christianisme : le judaïsme se méfie de l’ascèse. Même si cette religion est chargée de très nombreux commandements, il n’est rien qui ne soit absolument interdit. De plus, le peuple d’Israël n’a pas de clergé, et personne ne peut déléguer à autrui ses obligations envers Dieu. Tout homme juif est chargé des mêmes contraintes religieuses et éthiques. La sexualité n’est pas mal perçue, au contraire, elle est encouragée et doit être source de bénédictions. La jouissance durant l’amour est vivement recommandée, la femme qui en serait privée a même le droit de demander le divorce. La tradition dit que lorsqu’un homme et une femme font l’amour avec amour, la Présence de Dieu, la *Shékhina*, est au-dessus du couple. Les richesses de ce monde sont aussi une bénédiction, il n’est pas un péché d’être dans l’aisance, à condition d’être généreux envers les pauvres. Les élans de générosité doivent être tempérés. Si un riche veut offrir de nombreux biens aux pauvres, il n’a pas le droit de donner plus de dix pour cent de ses biens. À condition d’assumer toutes les conséquences de nos décisions, les responsabilités ne sont pas non plus des calamités. Le christianisme en suivant le conseil du sermon sur la montagne, plutôt que de négocier, préfère rejeter, pour son clergé, la sexualité en prônant la chasteté, la richesse en instaurant la pauvreté, la responsabilité en imposant l’obéissance. La pensée hébraïque sait aussi que le sexe est très difficile à gérer, mais instaure des lois, des règles qui permettent de donner des limites. Elle accepte la part jouissive de la vie, elle réalise que le pouvoir pousse souvent aux abus, c’est pourquoi un ensemble

de lois éthiques sont dictées, elle comprend que de nombreux problèmes sociaux-économiques viennent des excès égoïstes de certains riches, et elle codifie la Tsédaqa (nous retrouvons notre lettre Tsadé), la justice sociale, une certaine manière de gérer le partage des richesses. La sexualité, la richesse et la responsabilité sont trois axes majeurs de la vie humaine. Comment balayer d'un verset la gestion de ces énergies complexes ? L'ablation ne peut que produire des frustrations destructrices aux conséquences terribles pour l'équilibre spirituel, mental et corporel.

Le judaïsme a bien conscience que certains hommes sont pris d'élans mystiques qui les poussent vers certaines extrémités, au rejet des lois humaines communes. Il y est possible de vivre une ascèse rigoureuse, mais dans un certain cadre : le *nazirat*. Le *nazir* est un ascète, mais en CDD, contrat à durée déterminée. De manière générale, les austérités ne peuvent excéder la durée d'un mois. Dans d'autres cas, ce statut particulier pouvait se prolonger jusqu'à ce que l'ascète se libère lui-même de ses vœux. Certaines familles devaient fournir un *nazir*.

Le nazir, le nazaréen

L'étymologie de ce mot est très signifiante, *homme consacré, séparé*. Par le biais de la philologie, nous comprenons le sens du verset de Matthieu 5, où il est demandé de se séparer de ce qui dérange. Durant cette période, le mystique devait s'habiller en blanc, ne pas se couper les cheveux, ne pas se raser, ne pas avoir de relations sexuelles, ne pas être violent en acte et en parole, ne pas boire d'alcool. Une communauté qui accueille un *nazir* doit se purifier et est soumise à des prescriptions spécifiques.

Le Livre des Nombres (6, 1-21) précise la loi applicable aux *nazirs :* YHVH dit à Moïse : Si un homme ou une femme formule le vœu d'être nazir en l'honneur de l'Éternel, il s'abstiendra de vin et de boissons alcoolisées, il ne boira non plus ni vinaigre ni vinaigre d'alcool, il ne mangera ni raisins frais ni raisins secs, ni même peaux de raisins, le rasoir ne passera pas sur sa tête ; Pendant tous les jours qu'il a mis à part pour YHVH, il ne s'approchera pas d'un mort.

C'est par la connaissance de l'hébreu que les chrétiens peuvent vraiment comprendre pourquoi on dit de Jésus qu'il est le Nazaréen (et non Jésus venant de la ville de Nazareth) qui veut dire en réalité Jésus le Nazir. D'ailleurs d'après les descriptions du *nazir*, on retrouve des traits qui caractérisent Jésus.

Tsadé harponne son mauvais profil, Tsadé vient même à l'aimer car sans lui, il n'existe pas. Comment saurions-nous si nous sommes des hommes ou des femmes bons si le mal ne vient nous mettre à l'épreuve ?

Un monde bidimensionnel

La tradition rabbinique voit dans les deux Yods la possibilité de vivre dans deux mondes différents, deux dimensions altérées. Pour elle, le Yod de droite est le *'Olam Abah*, le monde futur, le Royaume d'YHVH, et celui de gauche, le *'Olam azeh*, le monde du présent, ce que les bouddhistes nommeraient Nirnana et Samsara. Le Tsadé ne peut éviter de nous faire penser à la dualité, soit des univers parallèles, soit de nos moi intérieurs.

À bien observer la lettre, on peut distinguer aussi un Noun qui serait pourvu d'un Yod.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même mot utilisé pour toutes les créatures et n'implique aucune idée d'immortalité… Tous les morts s'en vont dans le Shéol, et ils y reposent ensemble, bons ou mauvais, riches ou pauvres, libres ou esclaves (Job 3 11-19). On le décrit comme une région sombre et profonde, la Fosse, le pays de l'oubli, coupé de Dieu et de toute vie humaine plus haut (Ps. 6, 5 ; 88, 3-12). Bien que dans certains textes, le pouvoir de YHVH atteigne le Shéol (Ps. 139 :8), l'idée dominante est que les morts restent, abandonnés à jamais. Ce concept du Shéol peut paraître négatif en contraste avec la vie qui se passe là-haut chez les vivants, mais il n'y a pas non plus de notion de jugement ni de rétribution. Lorsqu'on mène une vie d'extrêmes souffrances et misère, comme ce fut le cas de Job, le Shéol peut même apparaître comme un soulagement bienvenu à la douleur – voir Job chap. 3. Néanmoins, il s'agit à la base d'une sorte de néant, une existence qui est à peine existence, dans laquelle une ombre ou nuance de l'ancien soi survit (Ps 88, 10). » (in *What the Bible says about Death, Afterlife, and the Future*)

En réalité quand nous nous apprêtons à affronter une véritable épreuve, c'est cette peur du Shéol, de la mort que nous redoutons. À l'annonce d'une grave maladie, de la perte d'un proche, d'un conjoint, d'un divorce, l'étendue des pertes, des manques, nous plongeons indubitablement dans un monde où tout va mourir d'un quotidien rassurant. Devant ce boyau qui coule à sens unique, on ne peut pas se dérober. En imposant un flou plus qu'artistique à la notion d'après-vie, le judaïsme insiste ainsi sur la valeur unique de notre vie sur Terre. Il nous fait comprendre que le travail que nous devons accomplir se fera dans le monde de l'accomplissement de la séphira *Malkhout*. Si nous reportons tous nos espoirs vers un autre monde nous négligerons celui-ci.

L’épreuve inévitable

D’autres épreuves sont créées de toutes pièces par nos peurs. La peur est plasmatrice. Elle est prophétique, c’est-à-dire qu’elle annonce ce qui va immanquablement nous arriver. Celui qui vit dans la peur finit par être confronté avec l’objet de ses peurs. La peur nous fait produire des protections successives. Un système de protection appelle un rempart, puis une palissade, des grilles, des verrous, des barbelés. En fin de compte, on se retrouve prisonnier de ses propres peurs et enfermé à jamais. Certaines maladies ne sont engendrées que parce que le sujet est obsédé par la peur de la maladie.

Le Qof nous apprend le courage, nous apprend qu’il n’y a pas de renaissance sans le risque de tout perdre. De nombreuses lettres nous disent que vivre, c’est risquer à chaque instant. Le passage étroit engagé, nous n’avons plus d’autre choix que d’avoir ce courage et d’affronter nos peurs. Nos différents âges nous placent devant ce tunnel où nous perdrons tout ce qui nous animait. L’enfant passant à l’adolescence jette ses peluches qu’il adorait, sans lesquelles il ne pouvait dormir, que les parents angoissés surveillaient de peur qu’elles ne s’égarent et ne procurent des nuits blanches ou des peurs. Les jeunes mariés quittent leurs parents avec quelques malles pour tout bagage et laissent derrière eux des parents en pleurs et tout ce qui était leur quotidien. Et ces albums photos tellement choyés, traces des milliers de bons souvenirs, car on ne photographie que les bons moments, que deviennent-ils quand un couple divorce ? Ils ne sont plus que des papiers colorés avec des liens morts.

extrapolation du Hé en Qof

La lettre qui boite

La tradition n’a pas manqué de percevoir la parenté graphique entre le Hé et le Qof. La dix-neuvième lettre est semblable à la cinquième à la seule différence de cette hampe chtonienne. Le Hé est la lettre du souffle divin, elle est présente deux fois dans le Tétragramme, YHVH. Dans la tradition, elle est le symbole de la Création de Dieu. Graphiquement, elle s’équilibre par trois segments angulaires égaux. Élément sacré de l’alphabet, elle est intouchable. C’est pourquoi cette altération calligraphique de la lettre est un signe négatif. La hampe qui voyage vers le bas exprime son rapport avec les « forces du mal ». Cette antenne enterrée est signe de déséquilibre des proportions divines, elle implique des sorties hors sentiers. La lettre avec sa jambe gauche disproportionnée va à cloche-pied et devient ainsi une sorte de Quasimodo de l’alphabet.

Le singe, maître des scribes

Après ce passage sombre où la lettre dévoile ses aspects négatifs, retrouvons un animal sympathique : le Singe. Car Qof veut dire aussi le singe en hébreu. Certains philologues avancent que le singe n’était pas présent en terre d’Israël dans ces temps antiques, ce qui empêcherait toute possibilité de voir dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Après avoir rampé, nu dans le boyau de cette ultime épreuve de l’alphabet, la lumière au fond du tunnel pointe et redonne l’espoir de continuer sans cesse la quête.

représentation humaine au fond de la grotte de Lascaux

L’épreuve Qof évoque le chemin initiatique repéré par les préhistoriens. Dans les grottes magdaléniennes comme à Lascaux ou Font-de-Gaume en Dordogne, la succession des images rupestres finit par un boyau étroit, ou un puits, décoré de l’unique représentation humaine. Après tous ces grandioses bestiaires, d’un réalisme frappant, d’une énergie sans âge, apparaissent de petits traits anthropomorphes très stylisés n’ayant aucun rapport avec la qualité du dessin des bisons ou des mammouths pariétaux : un homme de profil ithyphallique pour bien nous faire entendre que le désir humain est le moteur de toute recherche, de toute initiation : ce désir d’être est caché dans le puits le plus profond et éloigné des regards profanes. Il faut être courageux pour descendre dans cet antre afin d’admirer cette représentation, défier la nuit, car c’est avec de toutes petites lampes frêles que le peintre préhistorique se déplaçait dans les grottes, bravait le labyrinthe peuplé de bêtes et risquait à tout instant de s’abîmer sur la roche dure. Là, le Sapiens *sapiens*, mais déjà homme à part entière, de sa flammèche,

pouvait admirer la représentation de lui-même. Comme si la proie la plus difficile à atteindre était son humanité.

Le Temple de Jérusalem n'était-il pas la réplique de ce schéma sacré et éternel de la quête spirituelle cadrée par l'architecture où le naos, petite pièce tout au fond du péristyle, était le seul espace où le nom sacré YHVH était prononcé une fois l'an avec toutes ses voyelles par le *Cohen hagadol*, le grand prêtre ? Dans ce lieu vide, le saint nom était lancé. Mais qu'est-ce que le Tétragramme sinon la contraction du verbe être : *j'étais, je suis et je serai* et le résumé du fameux *Eieh asher Ehie, je serai qui je serai*. Cette formule prononcée dans le chahut de la foule, donc perdue dans le bruit de la fête de Kippour, est aussi la marque de l'homme qui n'a pas de présent, et n'est que devenir.

Éloge de la fragilité

L'éveil spirituel ne consisterait-il qu'en cette profonde compréhension (et ne pouvant que susciter un grand éclat de rire à la manière de moines zen) : *je serai qui je serai, l'homme sera ce qu'il sera ?* La tête Rech de profil et non de face nous invite à un perpétuel questionnement et à une perpétuelle quête de l'identité, nous invite à comprendre que le projet de l'homme est de sans cesse se définir. Le Juif a une longueur d'avance dans cette recherche, car n'ayant pas eu de *topos* pendant près de deux mille ans, il a toujours été confronté à la question : qu'est-ce qu'être juif ? Est-ce être lié à la Judée antique comme l'indique son nom, ? Est-ce pratiquer le judaïsme ? Est-ce être né de parents juifs ? L'élection du peuple juif s'articulerait dans ces trois énigmes qui devraient en réalité être partagées par tous les humains. Le Juif sait qu'il n'est que les projets qui l'animent où qu'il soit. Qu'a le juif de plus que les autres ? Il sait qu'il est

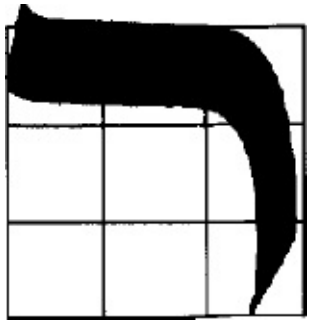
un homme, rien qu'un homme. Fragile, de passage, dedans et dehors. Suprême connaissance, c'est peut-être cela qu'on lui reproche de siècle en siècle. En s'en prenant à sa vie son persécuteur exécute ses propres peurs, ses propres illusions de pérennité, ses propres croyances.

La thérapie suprême, accepter d'être
un être manquant

Une autre valeur de la lettre Rech vient éclairer sa symbolique. Rech veut aussi dire *pauvreté, indigence*. Curieusement la lettre Daleth, la plus proche de lui graphiquement – beaucoup d'apprentis à la lecture hébraïque confondent –, veut dire aussi pauvreté, *dalout*. À ce stade, il est nécessaire de mêler les symboles : le projet et la pauvreté. Nous avions vu que pour accéder au Rech il fallait passer par l'épreuve Qof qui exigeait de nous le dépouillement le plus radical pour passer le boyau, le chas de l'aiguille. Nous retrouvons ici dans le mot même de Rech, *rach*, ce dépouillement indispensable à l'objectivation des projets. L'épistémologie nous apprend qu'un des éléments nodaux de la démarche scientifique est la capacité de nier l'expérience visible. Quand Galilée dit que la Terre est ronde, il nie ce que ses yeux voient, de même Copernic quand il avance que la Terre tourne autour du soleil, il rejette ce que ses sens lui indiquent : la Terre tourne autour du soleil.

La pauvreté dont nous parle le Rech est du même ordre. Pour donner à la sagesse toutes les chances de diriger nos vies il faut se dépouiller des habitudes, des lieux communs, des croyances, des idéologies, des grilles de lecture toutes faites. Ce que fait Abraham est de cet ordre en brisant les statues de son père et, s'il veut enfin comprendre le monothéisme qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



symbolisme :
la tête : tête humaine
regardant le futur,
les projets, les décisions
pour évoluer. Elle est aussi
le principe créateur.

LE COUPLE RECH-SHIN

Là où il n'y a pas d'homme, raison de plus pour être un homme.
(proverbe juif)

dernière série de cinq lettres

Tsadé, Qof, Rech, Shin. La négociation Tsadé nous aide à passer l'épreuve qui demande le dépouillement le plus complet,

pour aboutir à la lumière de la face humaine Rech. Mais l'individuation n'est pas achevée, il faut encore passer par la phase philosophale du Shin qui broie et transforme toute matière en énergie isolée afin d'en signer son œuvre d'un Tav affirmé.

Assumer sa vie, son ombre et sa lumière

Le projet ne suffit pas. Pour enfin aboutir à l'humain gérant l'humain en toute équité, dans le cadre qui lui est alloué dès les commencements, la séphira Malkhout, il faut encore être broyé menu par la dernière étape du Shin, qui est la dent. Cette lettre est comme une meule intermédiaire entre Rech et Tav. Elle est le dernier filtre du projet de l'alphabet. Ou plutôt un tamis qui retient les grosses particules pour ne laisser passer que le meilleur de la farine. Que doit retenir la fibre du passage final ? Tout ce qui empêche un homme de signer son œuvre (Tav) : l'esprit de clan, les liens tribaux, les familles idéologiques, le machisme, etc.

Après l'épuration de la denture Shin, le Tav vient marquer l'ère de la responsabilité. Par le travail de la vingt et unième lettre, l'homme, quand il sera entraîné dans des entreprises barbares, ne pourra plus se replier sur la responsabilité d'entités autres que lui. Il ne pourra plus hurler après Dieu, gémir après le destin, pleurer sur sa malchance, comme un enfant qui frappe le banc sur lequel il vient de se cogner.

La lettre sacrée entre toutes

La lettre Shin a une place à part dans la tradition juive. C'est

la lettre sacrée par excellence. D'abord parce qu'elle est l'initiale d'au moins trois noms de Dieu : *Shalom*, *Shaddaï*, *Shékhina*.

Shalom car aborder le divin sans la paix intérieure est impossible à faire. Ce mot n'a pas la même valeur en hébreu qu'en français, en latin ou en anglais. La racine SH-L-M exprime plusieurs états : être achevé, être au comble, être en paix, demeurer sain et sauf, payer, rendre, restituer et compenser. Ces dernières acceptions montrent que l'état de Shalom est une négociation presque commerciale et non un état béat et passif. La paix demande un effort et elle est obtenue par un échange. La paix en hébreu, cela se *paie*.

Le slogan concernant la restitution de la Cisjordanie aux Palestiniens se formulait ainsi : « La paix contre les territoires ! ». Ce qui veut dire qu'elle ne vient pas comme un cadeau qui tombe du ciel mais par des arrangements. Donnant-donnant. Tout accord entend perte et gain et entraîne un travail de deuil de ce qui doit être perdu pour pouvoir vivre une certaine quiétude. Ceux qui pensent que la paix s'obtient simplement par une intervention de la justice divine peuvent attendre longtemps, et les guerres peuvent s'éterniser. Installer la paix, c'est accepter de perdre. La perte est le moteur de l'évolution. Si je ne suis pas prêt à perdre, alors, il me faut aiguiser les couteaux pour préserver ce à quoi je tiens plus qu'à tout. Pourtant la perte est à l'origine du tout. Le Tsimtsum est une autre manière de dire la nécessité de la perte. Dieu s'est perdu pour nous, pour qu'une conscience émerge dans l'univers. Le christianisme est une méditation sur la perte du fils. Perdre le fils, c'est donner une chance à l'humanité de se libérer d'une ancienne conception du divin. Tout gain est le fruit d'une perte. Cette perte primordiale va innerver tout ce qui suivra, de la plus infime particule jusqu'à l'être le plus complexe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1986

D’une main forte, manuscrits hébraïques de la BN, Garel, éd. de la Bibliothèque Nationale.

The book of Hebrew script, Ada Yardeni, éd. Karta, Jérusalem, 1991

Les Mystères des alphabets, Marc-Alain Ouaknin, Assouline, 1997

Haggadah de Pessa’h, fac simile manuscrit du XVe siècle, Joel Ben Simeon, 1985, Office du Livre

La Langue hébraïque restituée, Favre d’Olivet, Paris, 1815

La Lettre hébraïque et ses mystères, Pin’has, Pachter, Dora, 2001

L’alphabet hébreu et ses symboles, Virya, Georges Lahy, 1997

Alphabet Hébreu, Suzie Morgenstern, La Moria, 1997

L’Écriture hébraïque, Gabriele Mandel ; Flammarion, 2000

Aventure lettres, Ada Yardeni, association Alphabet, 2004

La Calligraphie de l’Invisible, Lalou, Albin Michel, 1994

Le Grand Livre du Cantique des cantiques, Lalou/Calame, Albin Michel, 1999

Les Lettres hébraïques, Frank Lalou, Alternatives, 2005

Le Tarot des lettres hébraïques, Frank Lalou, Trédaniel

Les Psaumes, Calame/Lalou, Albin Michel, 2000

L'Écriture hébraïque, Joseph, Cohen, cosmogone, 1997

La Naissance des écritures, collectif, Seuil, 1994

Voie des lettres, voie de sagesse, Roland Bermann, Dervy, 2002

Hiéroglyphes, les mystères de l'écriture, Maria Carmela Betrò

Dossier Archéologie N° 260 février 2001

Écriture et civilisations, Colette Sirat, CNRS, 1976

Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, Champollion, réédition, Institut d'Orient, 1984

Description de l'Égypte, commande de Napoléon Bonaparte, Bibliothèque de l'Image, 2001

La Lettre chemin de vie, Annick de Souzenelle, Albin Michel, 1993

Tsim-Tsoum, Marc-Alain Ouaknin, Albin Michel, 1992

Il segreto dell'alfabeto ebraico, Daniela Saghi, Abravanel, DLI, 1999

La Langue hébraïque restituée, Favre d'Olivet, Paris, 1815

Les Langages de l'humanité, Michel Malherbe, Seghers, 1983

Des signes pictographiques à **l'alphabet**, collectif dirigé par Rina Viers, Alphabet/Karthala, 2000

L'aventure de l'alphabet, Hubert La Marle, Geuthier, 2002

The Proto-Sinaïtic inscriptions, Harvard Theological Studies, Cambridge, Mass. 1966

Early history of the alphabet, Joseph Naveh, The Magnes Press, Jerusalem, 1982

La Kabbale, Maurice-Ruben Hayoun, Ellipse, 2011

L'Alphabet sacré, Josy Eisenberg et Adin Steinsaltz, Fayard 2012

Achevé d’imprimer par SEPEC,
en janvier 2016
N° d’imprimeur : XXXXXXXX

Dépôt légal : Février 2016

Imprimé en France